

www.libtool.com.cn

SERLEYS
CHEAP SCHOOL BOOKS

FRENCH VERSE

FOR REVISION

SIXTH FORM BY
HENRY WARREN

BURTON—LONDON

SERIES OF CHEAP SCHOOL BOOKS.

Conducted by the Rev. A. J. CHURCH, M.A., Head Master
of King Edward VI. School, East Retford.

Each volume contains enough matter for the work of one term, with notes by a competent editor.

1. OVID. Select passages of Elegiac Verse; with Notes and Introductions by the Rev. A. J. CHURCH, M.A. 16mo, cloth, 8d.
2. HORACE. Select Odes; with Notes and Introductions by the Rev. W. J. BRODRIBB, M.A., Rector of Wootton Rivers, and late Fellow of St. John's College, Cambridge. 16mo, cloth, 8d.
3. CÆSAR. Selections from the Commentaries, including the British Expeditions. With Notes by the Rev. F. B. BUTLER, Assistant Master in Haileybury College. 16mo, cloth, 8d.
4. MILTON. Comus, Lycidas, L'Allegro, Il Penseroso, and Select Sonnets. With Notes and Introductions by the Rev. H. R. HUCKIN, M.A., one of the Masters in Merchant Taylors' School. 16mo, cloth, 8d.
5. VIRGIL. Æneid, Book VI. With Notes by the Rev. A. J. CHURCH, M.A. 16mo, cloth, 8d.
6. COWPER. Two Books of The Task. With Notes by J. W. HALES, M.A., late Fellow of Christ's College, Cambridge. 16mo, cloth, 8d.
7. GOLDSMITH. The Traveller, Deserted Village, and Retaliation. With Notes by the Rev. A. R. VARDY, M.A., Head Master of King Edward's School, Birmingham. 16mo, cloth, 8d.
8. A LATIN DELECTUS. By CHARLES OAKLEY, M.A., late Scholar of Corpus Christi College, Oxford. 16mo, cloth, 8d.
9. LIVY. Select Passages from the First Decade. With Notes by the Rev. J. H. MERRIOTT, M.A., Assistant Master in Eton College. 16mo, cloth, 8d.
10. OVID'S METAMORPHOSES. Select Passages. With Notes by the Rev. NORTH PINDER, M.A., late Fellow and Tutor of Trinity College, Oxford. 16mo, cloth, 8d.
11. A LATIN EXERCISE BOOK. Part I. By the Rev. A. J. CHURCH, M.A. 16mo, cloth, 8d.
12. EASY LATIN READING BOOK. Passages from Various Authors. With Notes by the Rev. H. M. STEPHENSON, M.A., Vice-Principal of Liverpool College. 16mo, cloth, 8d.

CHEAP SCHOOL BOOKS.

13. XENOPHON. *Anabasis*, Book IV. With Notes by the Rev. NORTH PINDER, M.A., late Fellow and Tutor of Trinity College, Oxford. 16mo, cloth, 1s.
14. ALGEBRA. As far as Quadratic Equations. By R. PROWSE SMITH, B.A., St. John's College, Cambridge. 16mo, cloth, 1s. Answers to Examples, 2s. 6d.
15. MILTON. *Samson Agonistes*. With Notes by the Rev. A. J. CHURCH, M.A. 16mo, cloth, 1s.
16. A FIRST LATIN GRAMMAR. By the Rev. T. WHITE, LL.D., Head Master of the Grammar School, King's Lynn. 16mo, cloth, 1s.
17. LATIN PROSE THROUGH ENGLISH IDIOM. Rules and Exercises on Latin Composition. By the Rev. E. A. ABBOTT, D.D., Head Master of the City of London School. Second Edition, with Alphabetical Index. 16mo, cloth, 2s. 6d.
18. PHAEDRUS. Selected Fables. With Notes by EDWARD WALFORD, M.A., Late Scholar of Balliol College, Oxford. 16mo, cloth, 8d.
19. CICERO. Select Passages from the Orations. With Notes by the Rev. W. J. BRODRIBB, M.A., Rector of Wootton Rivers, and late Fellow of St. John's College, Cambridge. 16mo, cloth, 10d.
20. CORNELIUS NEPOS. Select Lives. With Notes by EDWARD WALFORD, M.A. 16mo, cloth, 8d.
21. ENGLISH VERSE FOR REPETITION. With Notes, intended for Young Boys, by the Rev. W. BEDELL STANFORD, M.A., Head Master of the College School, Gloucester. 16mo, cloth, 1s.
22. EUCLID. Books I.—VI.; XI. 1—27; XII. 1, 2. With the Symbols permitted to be used in Examinations by the University of Cambridge. Edited by LEONARD B. SEELEY, M.A., late Fellow and Assistant Tutor of Trinity College, Cambridge. 16mo, cloth, 1s.
23. A LATIN EXERCISE BOOK. Part II. By the Rev. A. J. CHURCH, M.A. 16mo, cloth, 2d.
24. FRENCH VERSE FOR REPETITION. With Notes by Mons. H. TARVER, French Master at Eton. 16mo, cl., 1s. 6d.

SEELEY, JACKSON & HALLIDAY, 54, FLEET STREET,
LONDON.

www.libtool.com.cn

FRENCH VERSE

www.libtool.com.cn

IN EASY METRES, FOR REPETITION.

WITH NOTES AND INTRODUCTIONS

BY

HENRY TARVER,

ASSISTANT MASTER AT ETON COLLEGE.

SEELEY, JACKSON, & HALLIDAY, FLEET STREET,
LONDON. MDCCCLXXXVI.

2004. f. 2.

www.libtool.com.cn



INDEX OF FIRST LINES.

	PAGE
A ces beaux jeux inventés dans la Grèce ... <i>Voltaire</i>	40
A peine nous sortions des portes de Trézène <i>Racine</i>	28
Achève . . . c'est le Dieu qui règne, et qui couronne	<i>Lamartine</i> 99
Ah qu'avec peu d'effet on entend la raison	119
Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages	<i>Lamartine</i> 94
Alfane vient d'équus sans doute	120
Allez, tous vos discours ne me font point de peur.....	<i>Molière</i> 35
Amy, je vois beaucoup de bien	119
Apprenez que tout flatteur	<i>La Fontaine</i> 23
Après un coup de Romanée.....	<i>Béranger</i> 76
Au doux pays que son ombre aime encor... ..	<i>Millevoye</i> 60
Au soleil couchant	<i>Hugo</i> 104
Aussitôt appelant Eurus et le zéphire.....	44
Aussitôt que du soir les ombres pacifiques... ..	<i>Boileau</i> 32
Brigitte la fleurie	67
Ce noble ami, plus léger que les vents	<i>Millevoye</i> 62
Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette	<i>La Fontaine</i> 22
César empereur magnanime.....	<i>Hugo</i> 156
C'est elle ! Dieu que je suis aise	120

	PAGE
C'est la petite mendiante	85
C'est ici que l'on dort sans lit	41
C'est la règle constante et traditionnelle	118
Chacun se trompe ici bas	20
Charmante Gabrielle	9
Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre	57
Comment disaient-ils	104
Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie	93
Dans ce récit je prétends faire voire	24
D'autres loûront Ephèse, ou Rhode, on Mitylène	46
De mes vieux compagnons de gloire	74
Deux coqs étant rivaux se battaient de bon cœur	132
Deux gendarmes, un beau Dimanche	115
Dieu, qui sourit et qui donne	101
D'un éternel bonheur ma disgrâce est suivie	11
D'un magistrat ignorant	24
Ecoutez. Une femme au profil décharné... ..	100
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine	58
Epris de l'amour de moy mesme	11
Excitez son orgueil et gouvernez le prince ..	14
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe	11
Gastibelza, l'homme à la carabine	101
Grand Dieu, qui vis les cieux se former sans matière	26
Hélas on voit que de tout temps	24
Heureux villageois, dansons	82
Il dit, et d'un seul mot il calme les orages.. ..	45
Il est bon d'être charitable	22
Il est vrai que j'aime en deux lieux	119
Il faut faire aux méchants guerre con- tinuelle	23

INDEX.

	PAGE
Il le faut avouer l'amour est un grand maître <i>Molière</i>	34
Il n'est point de serpent ni de monstre odieux	31
Il pleut, il pleut, bergère	66
Jamais nous ne goûtons de parfaite allé- gresse	119
J'étais couché mollement	25
La gloire efface tout . . . tout, excepté le crime	98
La gloire et la vertu dans un cœur magna- nime	45
La grandeur humaine	120
Là haut la chapelle domine	71
La mode est un tyran des mortels respecté <i>De Bernis</i>	43
La nuit était calme et sereine	113
La nuit règne ; les vents assiègent en furie. <i>Millevoye</i>	61
La ruse la mieux ourdie	23
La vraie épreuve du courage	22
Laisse-moi parsemer de roses	70
L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois	35
Le paix est fort bonne de soi	23
Le roi des preux, le fier Roland	68
Le soir où j'arrivai, le chien noir dans sa loge	47
Le soleil du matin brille sur la prairie	71
Le temps assez souvent a rendu légitime	119
Lecteur, si tu t'en vas jamais en Terre-Sainte <i>De Musset</i>	109
Les homs la terre se partirent	7
Les injustices des pervers	20
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.. ..	119
Lorsque Chauvin se met à boire	116
Lorsque le jeune aiglou, voyant partir sa mère	108
Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort	83
Ma foi c'est fait de moi, car Isabeau	118

	PAGE
Malbrough s'en va-t-en guerre	123
Messieurs vous plait-il d'ouïr	126
Mire dans le puits tes yeux	64
Mon cœur, lassé de tout, même de l'espé- rance	· <i>Lamartine</i> 92
Mon coursier hors d'haleine.....	<i>Beaumarchais</i> ... 55
Mon Dieu, quelle guerre cruelle !	<i>Racine</i> 27
Monte, écureuil, monte au grand chêne ...	<i>Hugo</i> 105
Mortellement atteint d'une flèche empennée	<i>La Fontaine</i> 23
Ne forçons point notre talent	<i>La Fontaine</i> 23
Nicole est en prison mise	6
O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt ob- scure	<i>Lamartine</i> 96
O temps, suspends ton vol et, vous, heures propices	<i>Lamartine</i> 95
On voit à l'horizon de deux points opposés.	46
Partant pour la Syrie.....	88
Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte	132
Pauvre fil qu'autrefois ma jeune rêverie.....	85
Petit poisson deviendra grand.....	<i>La Fontaine</i> 22
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi	<i>Voltaire</i> 40
Pour dot, ma femme a cinq sous	87
Pourquoi ces elephants, ces armes, ce bagage	<i>Boileau</i> 31
Pourquoi rompre leur mariage	<i>Moncriff</i> 48
Preux chevaliers, honneur du vieux pavois .	<i>Millevoye</i> 59
Quand de l'immensité Dieu peupla les dé- serts	<i>Voltaire</i> 39
Quand j'ai passé par la prairie.....	<i>De Musset</i> 110
Quand le malheur ne serait bon	<i>La Fontaine</i> 22
Quand tout renaît à l'espérance	65
Que tardes-tu chère hirondelle	72
Quel est ce monstre que voila	120
Rome l'unique objet de mon ressentiment...	<i>Corneille</i> 18

INDEX.

vii

	PAGE
Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées	<i>Corneille</i> 17
Si vous croyez qui je vais dire	<i>De Musset</i> 69
Si vous n'avez rien à me dire	<i>Hugo</i> 91
Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant	<i>Corneille</i> 15
Sorciers, bateleurs, ou filous	<i>Béranger</i> 80
Sous quel astre, bon Dieu ! faut-il, que je sois né	<i>Molière</i> 36
Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle ?	<i>Malherbe</i> 12
Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde.....	<i>Lamartine</i> 97
Toujours les vents et les orages 43
Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères	<i>Chénier</i> 57
Tout se tait, tout est calme et dans l'air et sur l'onde..... 71
Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage	<i>Voltaire</i> 39
Trop amoureux de la cadence..... 122
Trop de précaution nuit au poète Eschyle	<i>La Fontaine</i> 20
Trop de repos nous engourdit 120
Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure	<i>Lamartine</i> 96
Tu vas quitter notre montagne 89
Un ange au radieux visage	<i>Reboul</i> 121
Un astrologue un jour se laissa choir.....	<i>La Fontaine</i> 24
Un bloc de marbre était si beau	<i>La Fontaine</i> 20
Un certain grec disait à l'Empereur Auguste 118
Un jour, dit un auteur n'importe en quel chapitre	<i>Boileau</i> 30
Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre	<i>Voltaire</i> 40
Un jour un coq détourna	<i>La Fontaine</i> 19
Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique	<i>Voltaire</i> 41
Un oiseleur, timide jouvenceau	<i>Millevoye</i> 59
Un pauvre bucheron, tout couvert de ramée	<i>La Fontaine</i> 21

	PAGE
Un pilote disait, le vent n'est plus contraire	132
Une vache raillait avec peu de justice	132
Veux-tu voir tous les grands à la porte courir?	<i>Boileau</i> 33
Viens Aurore	<i>Henri IV.</i> 10
Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ...	<i>Béranger</i> 78
Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque	<i>Béranger</i> 77
Vite, Anna, vite ; au miroir	90
Voilà ton ciel, oh mon étoile	72
Vois tu comme tout change ou meurt dans la nature	<i>Lamartine</i> 93
Vouloir tromper le ciel c'est folie à la terre.	<i>La Fontaine</i> 23

FRENCH VERSE FOR REPETITION.

INTRODUCTORY REMARKS.

IT would be advisable that the pupils, after having learnt to construe the passage set for repetition, should hear it read by the teacher, in order to appreciate the metrical division of the lines, and their poetic harmony and cadence. We should not recommend any earlier passage for repetition than the extract from Malherbe. Old French, which we may characterize as that in use between the eleventh century and first half of the sixteenth, is so very difficult to comprehend, that we only offer a few specimens of it, just to give some idea of its character, accompanying with a translation into the modern language those extracts which appear too hard to decipher.

French and English verse are based upon such very different principles, that the uninitiated reader should be cautioned against endeavours to assimilate them. French prosody is particularly rigorous, the rules absolute. There is not room here for a treatise on French versification, but its principal features may be easily delineated.

French verses are measured by the number of syllables, and not by feet ; none exceed twelve, and, excepting eleven and nine, they may be of any number of syllables from twelve to one. Verses of twelve, ten, eight, seven syllables, have cesuras. The hiatus, or meeting of the vowels *a, é, î, o, u* between consecutive words, has in certain cases to be avoided. Articles, possessive and demonstrative adjectives, auxiliary verbs, and mute endings, may not form the cesura. The mute or silent unaccented *e* preceding a consonant at the beginning of the following word, or when included in the terminations *es, ent* (3rd plural), has the full value of a syllable. Thus, *rose, note, farce, force, vivres, roses, notes, dormant, forcent* are French dissyllables, though generally pronounced as monosyllables ; *fontaine, terminent, orange, arragent, oranges, orage, fontaines, fortune, fortunes, ressource, ressources*, are all three syllables in French, though pronounced as dissyllables ; and so on. These terminations, however, lose their syllabic value at the end of a line, and the final *e* mute is elided before another vowel. Thus :—

La fortune est indéçise.
 La fortune nous échappe.
 Ils entendirent du bruit.
 La fortune vous sourit.
 Souvent les femmes varient,

are all lines of seven syllables.

Vive le roi, vive la Ligue,
 is a line of eight syllables.

Souvent femme varie,
 Bien fol est qui s'y fie

are lines of six syllables.

As these terminations are silent in prose, it frequently occurs that the measure of verses is in discordance with the rhythm of the language, and thus it becomes very necessary for English readers, accustomed to find the mute terminations valueless in their own language, to be cautioned as to their importance in French, and to understand their treatment. The perusal of Béranger's works, of any book of French songs, or indeed of almost any vaudeville, will illustrate the troubles entailed upon French verse-making by this one letter *e*, and by the objection to the hiatus. Numbers of irregular apostrophes will be found distributed throughout the more familiar songs. These apostrophes are merely disposals of the unmanageable vowel, not wanted for any sound of its own, but still possessing its syllabic value; while *v*'s, *s*'s, *z*'s will be found tacked on to other final vowels to form contraband syllables. A very good specimen of this kind of poem, "Malbrough," will be found at the end of the collection; and the various spelling of *avec* or *avecque*, *encore* or *encor*, *jusque* or *iusques*, may help to illustrate the point.

All French verses must rhyme, and the laws for rhyming are no less severe and positive than for the syllabic arrangement. The rhyming is absolute for sight, though apparently not always so for the ear. Masculine and feminine rhymes will always be found to alternate (the feminine rhymes are those ending in *e*, *es*, *ent*—3rd plural, not *aient*; the masculine are the others); a rhyme with *s*, *x*, *z*, must always find another ending in one of these letters; though perfectly similar in sound, without it the rhyme could not exist.

As a sort of preliminary exercise, the teacher might

select a few lines of various lengths, and require the pupil to divide them, as in the following :—

www.libtool.com.cn

Alexandrines, 12 syllable lines, rhyming two and two.

The cesura is marked by a double bar.

Dans | le | né|duit | obs|cur|| d'u|ne a|co|vé en|fon|cée—*fem.*
 S'é|lè|ve un | lit | de | plu||me à | grands | frais | a|ma|sée—*f.*
 Qua|tre ri|deaux | pom|peux|| par | un | dou|ble | con|tour—*mas.*
 En | dé|fen|dent | l'en|tré||e à | la | clar|té | du | jour—*m.*
 Là | par|mi | les | dou|ceurs|| d'un | tran|qui|lle | si|lence—*f.*
 Rè|gne | sur | le | du|vet|| u|ne heu|reu|se in|do|lence—*f.*
 C'est | là | que | le | pré|lat|| mu|ni | d'un | dé|jeu|ner—*m.*
 Dor|mant | d'un | lé|ger | so||mme a|tten|dait | le | di|ner—*m.*

Lyrical Dodecasyllables, with rhymes crossing.

Qu'est | ce | donc | que | des | jours|| pour | va|loir | qu'on | les | pleure—*f.*
 Un | so|leil, | un | so|leil, || u|ne heu|re et | puis | u|ne heure—*f.*
 Celle | qui | vient | re|ssem||ble à | celle | qui | s'en|fuit—*m.*
 Ce | qu'u|ne | nous | a|ppor||te u|ne au|tre | nous | l'en|lève—*f.*
 Tra|vail | re|pos | dou|leur|| et | quel|que|fois | un | rêve—*f.*
 Voi|là | le | jour | puis | vient | la | nuit.—*m.*

Decasyllables.

Ver|vert | é|tait|| un | pe|rro|quet | dé|vot—*m.*
 U|ne | be|lle â||me in|no|ce|ment | gui|dée—*f.*
 Ja|mais | du | mal | il | n'a|vait | eu | l'i|dée—*f.*
 Ne | di|sait | onc|| un | im|mo|des|te | mot—*m.*
 Mais | en | re|van||che il | sa|vait | des|can|tiques—*f.*
 Des|o|ré|mus, || des | col|lo|ques | mys|tiques ;—*f.*
 Il | di|sait | bien|| son | Be|ne|di|ci|te, —*m.*
 Et | no|tre | mè||re, et | vo|tre | cha|ri|té ;—*m.*
 Il | sa|vait | mé||me un | peu | de | So|li|loque—*f.*
 Et | des|traits | fins|| de | Ma|rie A|la|coque—*f.*

Octosyllabic.

Faut| de| l'es|prit||, pas| trop| n'en| faut—*m.*
 L'ex|cès| en| tout|| est| un| dé|fait—*m.*
 Un| bon| mot| est|| l'é|clair| qui| brille—*f.*
 Son| feu| par| fois|| peut| e|ffra|yer,
 On| mit| Vol|tai||re à| la| Bas|tille,
 Pour| en| a|voir|| trop| fait| bri|ller.

Septuasyllabic

Je| ne| sa||vais| que| lui| dire—*f.*
 Je| la| sui||vais| dans| les| bois—*m.*
 La| vo|yant|| par|fois| sou|rire—*f.*
 Et| sou|pi||rer| quel|que|fois—*m.*
 Je| ne| vis|| qu'e|lle e|tait| belle—*f.*
 Qu'en| sor|tant|| des| grands| bois| sourds—*m.*
 " Soit| n'y| pen||sons| plus"| dit| elle—*f.*
 De|puis| j'y|| pen|se| tou|jours—*m.*

In these the cesura is much less marked than in the preceding, and in all following lengths it is not noticed at all. We must leave the teacher to find examples of six, five, four, two, one syllable lines, for which we should recommend "Les Djinns" of Victor Hugo, or other lyrical stanzas varied differently, and to guide the pupil in dividing them.

OLD FRENCH.

www.libtool.com.cn

The following is from a tale of the thirteenth century, much intermixed with verse. The rhymes of this period are not so unconditionally absolute as they grew to be subsequently.

I.

*Nicolette * en Prison.*

Nicole est en prison mise,
En une cambre vaultie
Ki fait est par grand devisse
Panturée, à miramie.
A la fenestre marbrine
Là s'apoya la mescine,
Ele avoit blonde la crigne,
Et bien faite la sorcille ;
La face clere et traitice,
Ainc plus belle ne veistes.
Esgarda par le gandine
Et vit la rose espanie
Et les oisax qui se crient.
Dont se clama orphenine !
 Ami ! lasse moi ! caitive
Por coi sui en prison mise
Auccassins, damoisiax sire,
Jà sui jou li vostre amie,
Et vos ne me haes mie,
Por vos sui en prison misse,

* This personage is an obscure damsel, discovered afterwards to be a princess, who had excited the love of a young lord named Aucassin, to the great displeasure of his father, who caused her to be imprisoned, in order to keep her away from his son.

En ceste cambre vaultie
 Et je trai molt male vie ;
 Mais par Diu le fil Marie!
 Longement n'i serai mie.
 Se jel puis far.

Translation.

Nicolette est emprisonnée dans une cellule voutée qui est faite par grand art, peinte à merveille. A la fenêtre de marbre s'appuya la jeune fille ; elle avait la chevelure blonde, les sourcils bien dessinés ; le visage clair et séduisant. Jamais plus beau ne vîtes. Elle regarda dans le jardin, et vit la rose épanouie, et les oiseaux qui se parlaient. Alors l'orpheline se plaignit. Hélas ! malheureuse que je suis, d'être ainsi captive. Pourquoi suis-je mise en prison ? Aucassin seigneur damoiseau, je suis maintenant votre amie, et vous ne me laissez pas. Pour vous je suis en prison dans cette chambre voutée, où je mène une triste vie. Mais par Dieu le fils de Marie, je ne resterai pas longtemps ici si je puis faire autrement.

FROM "LE ROMAN DE LA ROSE."

The romance, or poem in romance tongue, of "La Rose," is the earliest allegorical poem of the middle ages, in language of Latin source. It contains 20,000 lines ; it was begun in the thirteenth century by Guillaume de Lorris, and continued, after an interval of some forty years, by Jean de Meung.

2.

*L'origine de la Royauté.**

Les homs la terre se partirent
 Et au partir bornes y mirent ;
 Mais, quand les bornes y mettaient
 Maintes fois s'entre combattaient

* This is very much modernized.

Et se tollurent ce qu'ils purent ;
 Les plus forts les plus grands parts eurent.
 Lors, convint que l'on ordonnât
 Aucun qui les bornes gardât,
 Et qui les malfaiteurs tous prit
 Et si bon droit aux plaintifs fit,
 Que nul ne l'osât contredire.
 Lors s'assemblèrent pour l'élire
 Un grand vilain entr'eux élurent
 Le plus ossu de quant qu'ils furent,
 Le plus corsu, et le greigneur
 Et le firent prince et seigneur
 Cil jura que droit leur tiendrait,
 Se chacun en droit soi lui livre
 Des biens dont il se puisse vivre
 De là vint le commencement
 Aux rois et princes terriens
 Selon les livres anciens.

Translation.

Les hommes se partagèrent la terre, et au partage mirent des bornes. Mais après que ces bornes eussent été mises, ils se combattaient encore souvent, et s'enlevèrent ce qu'ils purent ; les plus forts s'emparant des plus gros lots. Alors il fut convenu que l'on nommerait quelqu'un qui fût chargé de garder ces bornes, de saisir les malfaiteurs, et qui fit droit aux plaintes des opprimés, sans que nul n'osât le contredire. Alors on s'assembla pour l'élire. Ils élurent d'entr'eux un grand vilain, le plus osseux de tous tant qu'ils étaient, le plus charnu, le plus grand. Celui-ci jura qu'il maintiendrait leurs droits à condition que chacun lui livrât, comme son dû, des biens dont il pût vivre. Voilà le commencement des rois et des princes de la terre, selon les livres anciens.

SIXTEENTH CENTURY.

www.libtool.com.cn

3.

Charmante Gabrielle.

Henry IV., King of France, like a true son of Mars, had a very amiable heart, and was enthralled by many ladies. One of them was Gabrielle d'Estrées, Duchess of Beaufort, to whom he sent the following, on his departure for the wars :—

Charmante Gabrielle,
 Percé de mille dards,
 Quand la gloire m'appelle
 Sous les drapeaux de Mars,
 Cruelle *départie*,
 Malheureux jour !
 Que ne suis-je sans vie
 Ou sans amours !

Bel astre que je quitte,
 Ah ! cruel souvenir !
 Ma douleur s'en irrite
 Vous revoir, ou mourir !
 Cruelle *départie*, etc.

Partagez ma couronne
 Le prix de ma valeur,
 Je la tiens de Bellone
 Tenez-la de mon cœur.
 Cruelle *départie*, etc.

Je veux que mes trompettes
 Mes fifres, les échos,
 A tous moments répètent
 Ces doux et tristes mots.
 Cruelle *départie*, etc.

The following, also by Henry IV., is perhaps a compliment to the same lady.

www.libto4l.com.cn

Viens Aurore,
Je t'implore,
Je suis gai quand je te vois.
La bergère
Qui m'est chère,
Est vermeille comme toi.

De rosée
Arrosée
La rose a moins de fraîcheur ;
Une hermine
Est moins fine ;
Le lait a moins de blancheur.

Pour entendre
Sa voix tendre
On déserte le hameau.
Et Tityre
Qui soupire
Fait taire son chalumeau.

1

Elle est blonde
Sans seconde ;
Elle a la taille à la main.
Sa prunelle
Etincelle
Comme l'astre du matin.

D'ambrosie
Bien choisie
Hébé la nourrit à part ;
Et sa bouche
Quand j'y touche
Me parfume de nectar.

2

3

MADRIGALS FROM "LA GUIRLANDE
DE JULIE."*

5.

Le Narcisse.

I

Epris de l'amour de moy mesme,
De Berger que j'étais je devins une fleur ;
Faites profit de mon malheur,
Vous que le ciel orna d'une beauté suprême
Et pour éviter son courroux,
Julie, aimez d'autres que vous.

6.

La Violette.

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour. 2
Mais si sur vostre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

7.

L'Hyacinthe.

D'un éternel bonheur ma disgrâce est suivie,
Je n'ai plus rien en moi qui marque mon ennui,
Autrefois un soleil me fit perdre la vie, 3
Mais un autre soleil me la rend aujourd'hui.

* Julie Catherine d'Angennes was the daughter of the Duchesse de Rambouillet, a great patroness of literature and promotress of good taste in the end of the sixteenth or early in the seventeenth century. Julie had many poetical admirers, who once, on her fête day, presented her with a volume of manuscript madrigals, sonnets, and short poems, each personating a flower. The manuscript, beautifully illustrated, is still in existence.

MALHERBE.

www.libtool.com.cn

The following stanzas are selected from a poem by François de Malherbe, the father of modern French poetry. Malherbe was a gentleman of ample means, holding dignified posts under government during the reigns of Henry IV. and Louis XIII. He was famous for his great pomposity and conceit, and for having constituted himself an oracle in matters of style and grammatical construction. This merit is not denied him, for he fixed the vacillating state of the French language in poetry, which up to his own period was anything but clear. His poems are chiefly panegyrics and eulogies of passing events, and he took immense pains and time in preparing them. It is said of the poem here given in part, which was written to comfort a poor father who had lost a much-loved daughter, that the afflicted gentleman had quite got over his loss before the consolatory effusion reached him. It is very beautiful, nevertheless, and we regret that we have not room for the whole of it.

8.

Consolation.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle ?
 Et les tristes discours 1
 Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
 L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
 Par un commun trépas,
 Est-ce quelque dédale où ta raison perdue, 2
 Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance étoit pleine ;
 Et n'ai pas entrepris,
 Injurieux ami, de soulager ta peine
 Avecque son mépris. 3

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
 Ont le pire destin :
 Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
 L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
 On a beau la prier ; 4
 La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
 Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses lois ;
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
 N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et de perdre patience,
 Il est mal à propos ;
 Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
 Qui nous met en repos.

CORNEILLE, 1606—1684.

PIERRE CORNEILLE is considered as the originator of the French classical drama. Amongst a great number of tragedies and comedies in verse, and other poems, are the tragedies which have immortalized him—"Le Cid," "Horace," "Cinna," "Polyeucte," produced consecutively. Corneille was a contemporary of Cardinal Richelieu, who instituted the Académie Française, of which the tragedian was a member. The French dramatists had been for

some fifty or sixty years feeling their way. The old mysteries, moralities, and passion plays had fallen into disuse, no really good drama had taken their place, when Corneille, after writing comedies which were a great improvement on the past in taste and style, produced his first tragedy, named "Le Cid." This was acted in 1636, and the effect was electrical. Nothing else was heard of; not even could Cardinal Richelieu, jealously ambitious of dramatic celebrity, armed with all his power, put Corneille in the shade. The "Cid" was called for and repeated time after time, and became quite popular. The author sustained his reputation by the plays already mentioned. Corneille fixed the standard tragedy of the French, which unfortunately regulated the stage in France for two centuries. He established it as a fashion to draw from Greek, Roman, and Hebrew antiquity for characters, and to observe the unities of time, place, and action. The "Cid," however, is an exception to these rules, and hence, no doubt, its great popularity.

9.

L'Instruction d'un Prince.

Excitez son orgueil et gouvernez le prince
 Montrez-lui comme il faut régir une province,
 Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
 Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi,
 Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
 Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
 Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
 Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
 Reposer tout armé, forcer une muraille,
 Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille,
 Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait :
 Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

Le Cid.

10.

Comment Don Rodrigue de Bivar devint Le Cid.

Le jeune Rodrigue de Bivar s'était exposé aux rigueurs de la justice pour avoir tué en combat singulier le Comte de Gérmas, grand capitaine, et père de Chimène, sa fiancée. Cet événement se fut à peine passé qu'on vit les Maures venir avec une grande flotte menacer l'Espagne d'une descente au port de Séville. Don Rodrigue prévint son arrestation en courant aux armes contre ces ennemis et en les repoussant de la manière dont il fait ici le récit au roi *Don Fernand*.

D. Rodrigue.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant
 Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
 Une troupe d'amis chez mon père assemblée
 Sollicita mon âme encor toute troublée 2
 Mais, sire, pardonnez à ma témérité,
 Si j'osai l'employer sans votre autorité ;
 Le péril approchait, leur brigade était prête ;
 Me montrant à la cour je hasardais ma tête :
 Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux
 De sortir de la vie en combattant pour vous . . .

D. Fernand.

Poursuivez.

D. Rodrigue.

Sous moi donc cette troupe s'avance
 Et porte sur le front une mâle assurance.
 Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort,
 Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
 Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
 Les plus épouvantés reprenaient de courage !
 J'en cache les deux tiers, aussitôt qu' arrivés,
 Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :
 Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
 Brulant d'impatience autour de moi demeure,
 Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
 Passe une bonne part d'une si belle nuit,
 Par mon commandement la garde en fait de même,
 Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème ;

Et, je feins hardiment d'avoir reçu de vous
 L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
 Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
 Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles ;
 L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
 Les Maures et la mer montent jusques au port.
 On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;
 Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
 Notre profond silence, abusant leurs esprits, 3
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
 Ils abordent sans peur, ils anèrent, ils descendent,
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
 Nous nous levons alors, et tous en même temps
 Poussons jusques au ciel mille cris éclatants ; 4
 Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;
 Ils paraissent armés, les Maures se confondent,
 L'épouvante les prend à demi-descendus ;
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
 Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;
 Nous les pressons sur l'eau nous les pressons sur
 terre,
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang
 Avant qu' aucun résiste ou reprenne son rang.
 Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
 Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublent :
 La honte de mourir sans avoir combattu
 Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges 5
 De notre sang au leur font d'horribles mélanges ;
 Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
 O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
 Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
 Où chacun, seul témoin des grands coups qu' il donnait,
 Ne pouvait discerner où de sort inclinait !
 J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
 Faire avancer les uns et soutenir les autres,
 Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour ;
 Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.

Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;
 Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage :
 Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
 Poussent jusques aux cieus des cris épouvantables,
 Font retraite en tumulte, et sans considérer
 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
 Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte ;
 Le flux les apporta, le reflux les remporte ;
 Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
 Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
 Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
 A se rendre moi-même en vain je les convie ;
 Le cimenterre au poing, ils ne m'écoutent pas :
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
 Ils demandent le chef ; je me nomme ils se rendent.
 Je vous les envoyai tous deux en même temps ;
 Et le combat cessa faute de combattants.

Don Fernand.

Le pays délivré d'un si rude ennemi,
 Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
 Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
 J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
 Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
 Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
 Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :
 Ils t'ont nommé, tous deux, leur Cid en ma présence.
 Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur
 Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède,
 Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède,
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
 Et ce que tu me vaux et ce que je te dois. *Le Cid.*

II.

La Politique dans les cas Extrêmes.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,
 La justice et le droit sont de vaines idées ;

6

Et qui veut être juste en de telles saisons
 Balance le pouvoir, et non pas les raisons. 7
 Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes 8
 Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ;
 Le droit des rois consiste à ne rien épargner.
 La timide équité détruit l'art de régner :
 Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,
 Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre
 Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
 Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

12.

Imprecations de Camille.

9

Rome l'unique objet de mon ressentiment !
 Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
 Rome qui t'a vu naître et que ton cœur adore !
 Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
 Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
 Miner ses fondements encor mal assurés ;
 Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
 Que l'orient contre elle à l'occident s'allie,
 Que cent peuples unis des bouts de l'univers
 Traversent pour la perdre et les monts et les mers !
 Qu'elle même sur soi renverse ses murailles
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
 Que le courroux du ciel allumé par mes vœux,
 Fasse verser sur elle un déluge de feux !
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre
 Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir
 Moi même en être cause et mourir de plaisir.

Horace.

LA FONTAINE, 1621—1695.

THE author of upwards of two hundred fables in verse,
 and of a great many old stories versified from *Boccaccio*,

Les Cent Nouvelles, and *Les Contes de la Reine de Navarre*, La Fontaine was a man of independent means, though not rich ; excessively careless, but fortunately protected by Madame de la Sablière and other influential persons of his own period. Only late in life he directed his attention to literature and study. His fables are the most popular poetical work in existence in France ; and La Fontaine, both by his contemporaries and by posterity, has always been accepted as a kind of familiar and congenial spirit, with whom everybody is at home, and of whom no one is afraid. He was a contemporary of Molière, Boileau, Racine, and Madame de Sévigné. He was remarkable for being very absent, and perfectly regardless of the ways of the world, and so forgetful of all ties and obligations that he lost sight of his wife, who lived quietly at home, and had to be introduced to his own children. We do not propose to give many of his fables, which can be so easily procured, but to single out a few, and mix them with some of the familiar and proverbial expressions with which his book abounds.

13.

Le Coq et la Perle.

Un jour un coq détourna
 Une perle qu'il donna
 Au beau premier lapidaire. I
 "Je la crois fine, dit-il,
 Mais le moindre grain de mil
 Serait bien mieux mon affaire."
 Un ignorant hérita
 D'un manuscrit qu'il porta
 Chez son voisin le libraire,
 "Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
 Mais le moindre ducaton
 Serait bien mieux mon affaire."

14.

Les injustices des pervers
 Servent souvent d'excuse aux nôtres.
 Telle est la loi de l'univers :
 Si tu veux qu'on t'épargne épargne aussi les autr

15.

Chacun se trompe ici bas
 On voit courir après l'ombre
 Tant de fous qu'on n'en sait pas
 La plupart du temps le nombre.

16.

Eschyle.

Trop de précaution nuit au poète Eschyle
 Quelque devin le menaça, dit-on,
 De la chute d'une maison.
 Aussitôt il quitta la ville,
 Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cie
 Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
 Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
 Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
 Etant de cheveux dépourvue,
 Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
 Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

17.

Le Statuaire.

Un bloc de marbre était si beau
 Qu'un statuaire en fit l'emplette,
 "Qu'en fera, dit-il, mon ciseau
 Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ?
 " Il sera dieu : même je veux
 Qu'il ait en sa main un tonnerre.
 Tremblez, humains ! faites des vœux :
 Voici le maître de la terre."

L'artisan exprima si bien
 Le caractère de l'idole
 Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
 À Jupiter que la parole.

6

Même l'on dit que l'ouvrier
 Eut à peine achevé l'image,
 Qu'on le vit frémir le premier,
 Et redouter son propre ouvrage.

Il était enfant en ceci ;
 Les enfants n'ont l'âme occupée
 Que du continuel souci
 Que l'on ne fâche leur poupée.

Chacun tourne en réalités,
 Autant qu'il peut, ses propres songes :
 L'homme est de glace aux vérités
 Il est de feu pour les mensonges.

18.

La Mort et le Bucheron.

Un pauvre bucheron, tout couvert de ramée
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre, en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Les créanciers et la corvée
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la mort, elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est dit-il gafin de m'aider
 A recharger ce bois
 Tu ne arderas guère.

7

8

9

Le trépas vient tout guérir,
 Mais ne bougeons d'où nous sommes.
 Plutôt souffrir que mourir
 C'est la devise des hommes.

19.

Il est bon d'être charitable,
 Mais envers qui ? c'est là le point,
 Quant aux ingrats, il n'en est point
 Qui ne meure enfin misérable. 10

20.

Quand le malheur ne serait bon 11
 Qu'à mettre un sot à la raison
 Toujours serait-ce à juste cause
 Qu'on le dît bon à quelque chose.

21.

La vraie épreuve du courage
 N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
 Tel paraît le chercher qui changeant de langage 12
 S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

22.

Petit poisson deviendra grand
 Pourvu que Dieu lui prête vie :
 Mais le lâcher en attendant,
 Je tiens pour moi que c'est folie.

23.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette :
 Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
 Il faut que l'on en vienne aux coups ; 13
 Il faut plaider, il faut combattre.
 Laissez-leur prendre un pied chez vous,
 Ils en auront bientôt pris quatre.

24.

La flèche et l'oiseau.

Mortellement atteint d'une flèche empennée
 Un oiseau déplorait sa triste destinée,
 Et disait, en souffrant un surcroit de douleur :
 " Faut-il contribuer à son propre malheur !

Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
 De quoi faire voler ces machines mortelles !
 Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
 Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre. 14
 Des enfants de Japet toujours une moitié 15
 Fournira des armes à l'autre.

25.

Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

26.

Ne forçons point notre talent
 Nous ne ferions rien avec grâce.

27.

Vouloir tromper le ciel c'est folie à la terre 16
 Le dédale des cœurs en ses détours n'enserme 17
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

28.

La ruse la mieux ourdie
 Peut nuire à son inventeur
 Et souvent la perfidie
 Retourne sur son auteur.

29.

Il faut faire aux méchants guerre continuelle.

30.

Le paix est fort bonne de soi
 J'en conviens ; mais de quoi sert-elle 18
 Avec des ennemis sans foi ?

31.

Un astrologue un jour se laissa choir 19
 Au fond d'un puits. On lui dit : " Pauvre bête, 20
 Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
 Penses-tu lire au-dessus de ta tête?"

32.

Hélas on voit que de tout temps 21
 Les petits ont souffert des sottises des grands

33.

D'un magistrat ignorant
 C'est la robe qu'on salue.

34.

L'Enfant et le Maître d'École.

Dans ce récit jé prétends faire voir
 D'un certain sot la remontrance vaine.
 Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
 En badinant sur les bords de la Seine.
 Le ciel permit qu'un saule se trouva,
 Dont le branchage, après Dieu, le sauva. 22
 S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule
 Par cet endroit passe un maître d'école ;
 L'enfant lui crie : au secours ! je péris !
 Le magister, se tournant à ses cris,
 D'un ton fort grave à contre-temps s'avise 23
 De le tancer : ah ! le petit babouin !
 Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise ! 24
 Et puis, prenez de tels fripons le soin !
 Que les parents sont malheureux, qu'il faille
 Toujours veiller à semblable canaille ! 25
 Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort ; 26
 Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

35.

L'Amour.

www.libtool.com.cn
 J'étais couché mollement,
 Et, contre mon ordinaire,
 Je dormais tranquillement,
 Quand un enfant s'en vint faire
 À ma porte quelque bruit.
 Il pleuvait fort cette nuit :
 Le vent, le froid, et l'orage,
 Contre l'enfant faisaient rage.
 Ouvrez, dit-il, je suis nu.
 Moi, charitable et bon homme, 27
 J'ouvre au pauvre morfondu,
 Et m'enquiers comme il se nomme.
 Je te le dirai tantôt,
 Repartit-il ; car il faut
 Qu'auparavant je m'essuie.
 J'allume aussitôt du feu
 Il regarde si la pluie
 N'a point gâté quelque peu
 Un arc dont je me méfie.
 Je m'approche toutefois
 Et de l'enfant prend les doigts,
 Les réchauffe ; et dans moi-même
 Je dis, Pourquoi craindre tant ?
 Que peut-il ? c'est un enfant :
 Ma couardise est extrême
 D'avoir eu le moindre effroi :
 Que serait-ce si chez moi
 J'avais reçu Polyphème ?
 L'enfant, d'un air enjoué
 Ayant un peu secoué
 Les pièces de son armure
 Et sa blonde chevelure,
 Prend un trait, un trait vainqueur,
 Qu'il me lance au fond du cœur.
 Voila, dit-il, pour ta peine.

Souviens-toi bien de Climène,
 Et de l'amour, c'est mon nom.
 Ah ! je vous connais, lui dis-je,
 Ingrat et cruel garçon ;
 Faut-il que qui vous oblige
 Soit traité de la façon !
 Amour fit une gambade ;
 Et le petit scélérat
 Me dit : Pauvre camarade
 Mon arc est en bon état,
 Mais ton cœur est bien malade.

RACINE, 1639—1699.

A POET and dramatic author, in literary order the immediate successor to Corneille. Softer, more harmonious, and more correct than Corneille, Racine does not perhaps equal him in flashes of genius. Racine was brought up and trained in the classical and devotional school of Port Royal, but displeased his masters by writing early for the stage. His tragedies of "Andromaque," "Britannicus," "Phèdre," "Iphigénie," the comedy of "Les Plaideurs," and, after a long interval, the religious tragedies of "Esther" and "Athalie," have fixed his reputation as the great standard classical author in France. Racine was greatly esteemed by Louis XIV., and appointed joint state historian with Boileau. Besides his plays, he wrote some religious poetry. The following is from his translation of the hymns of the Breviary :—

36.

A Vêpres.

Grand Dieu, qui vis les cieux se former sans matière,
 A ta voix seulement ;
 Tu séparas les eaux, leur marquis pour barrière
 Le vaste firmament.

Si la voûte céleste a ses plaines liquides,
 La terre a ses ruisseaux,
 Qui, contre les chaleurs, portent aux champs arides
 Le secours de leurs eaux.

Seigneur, qu'ainsi les eaux de ta grâce féconde
 Réparent nos langueurs ;
 Que nos sens désormais vers les appas du monde
 N'entraînent plus nos cœurs.

Fais briller de ta foi les lumières propices
 A nos yeux éclairés ;
 Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
 Des enfers conjurés.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée,
 Esprit saint, Dieu de paix ;
 Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
 Et ne changes jamais.

37.

Cantique II.—Plaintes d'un Chrétien

SUR LES CONTRARIETES QU'IL EPROUVE AU DEDANS DE LUI-MEME.

(Tiré de l'Épître de saint Paul aux Romains, ch. vii.)

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
 Je trouve deux hommes en moi :
 L'un veut que, plein d'amour pour toi,
 Mon cœur te soit toujours fidèle ;
 L'autre, à tes volontés rebelle,
 Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
 Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
 Et des biens éternels touché,
 Je compte pour rien tout le reste ;
 Et l'autre, par son poids funeste,
 Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
 Où pourrai-je trouver la paix ?
 Je veux, et n'accomplis jamais.
 Je veux ; mais (ô misère extrême !)
 Je ne fais pas le bien que j'aime,
 Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire !
 Viens me mettre avec moi d'accord,
 Et, domptant par un doux effort
 Cet homme qui t'est si contraire,
 Fais ton esclave volontaire
 De cet esclave de la mort.

38.

La Mort d'Hippolyte.

Neptune avait promis à Thésée d'accomplir tel vœu qu'il lui demanderait ; celui-ci, courroucé contre son fils Hippolyte pour un crime imaginaire le chasse de son royaume en priant Neptune de le faire périr. Théràmène son confident fait le récit de sa mort.

A peine nous sortions des portes de Trézène 1
 Il étoit sur son char ; ses gardes affligés
 Imitoient son silence, autour de lui rangés ;
 Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes ; 2
 Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes ;
 Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois 3
 Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
 L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
 Sembloient se conformer à sa triste pensée.
 Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
 Des airs en ce moment a troublé le repos ;
 Et, du sein de la terre, une voix formidable
 Répond en gémissant à ce cri redoutable.
 Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
 Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
 Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
 S'élève à gros bouillons une montagne humide ;

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
 Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
 Son front large est armé de cornes menaçantes ;
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
 Indomptable taureau, dragon impétueux,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
 Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
 Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile,
 Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
 Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
 Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
 Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main
 sûre ;

4

Il lui fait dans le flanc une large blessure.
 De rage et de douleur le monstre bondissant,
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
 Se roule, et leur présente une gueule enflammée
 Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
 La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
 Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix ;
 En efforts impuissans leur maître se consume.
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
 On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
 Un dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
 A travers les rochers la peur les précipite ;
 L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé,
 Excusez ma douleur : cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
 J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
 Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
 Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
 De nos cris douloureux la plaine retentit.
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :

Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
 J'y cours en soupirant, et sa garde me suit :
 De son généreux sang la trace nous conduit ;
 Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
 J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,
 Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
 " Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie. 5
 Prends soin après ma mort de la triste Aricie. 6
 Cher ami, si mon père un jour désabusé
 Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
 Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
 Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ;
 Qu'il lui rende" A ce mot, ce héros expiré
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
 Triste objet où des dieux triomphe la colère,
 Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

BOILEAU, 1636—1711.

A FAMOUS satirist of the seventeenth century, contemporary and friend of Molière and Racine.

39.

L'Huitre et les Plaideurs.

Un jour, dit un auteur n'importe en quel chapitre
 Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huitre
 Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin
 La justice passa, la balance à la main.
 Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose,
 Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause,
 La justice, pesant ce droit litigieux,
 Demande l'huitre, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux ;
 Et par ce bel arrêt terminant la bataille ;
 " Tenez ; voila dit-elle à chacun une écaille,
 Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
 Messieurs l'huitre était bonne. Adieu vivez en paix.

40.

Les Effets de l'Art.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
 Qui, par l'art imité ne puisse plaire aux yeux :
 D'un pinceau délicat l'artifice agréable
 Du plus affreux objet fait un objet aimable,
 Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
 D'Edipe tout sanglant fit parler les douleurs,
 D'Oreste parricide exprima les alarmes,
 Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

41.

Pyrrhus.

I

Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage
 Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage
 Disait au roi Pyrrhus un sage confident
 Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
 Je vais, lui dit ce prince, à Rome ou l'on m'appelle,
 — Quoi faire? — L'assiéger — L'entreprise est fort belle,
 Et digne seulement d'Alexandre ou de vous.
 Mais Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?
 — Du reste de Latins la conquête est facile.
 Sans doute on les peut vaincre ; est-ce tout? — La Sicile
 De là nous tend les bras, et bientôt sans effort
 Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
 — Bornez-vous là vos pas! — Dès que nous l'aurons prise,
 Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise.
 Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter?
 — Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter
 Nous allons traverser les sables de Libye,
 Asservir en passant l'Egypte, l'Arabie,
 Courir de-là le Gange en de nouveaux pays,
 Faire trembler le Scythe aux bords du Tanais,
 Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
 Mais de retour enfin que prétendez-vous faire? —

Alors, chez Cinéas, victorieux, contents
 Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
 — Eh ! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
 Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?

42.

Embarras de Paris.

Aussitôt que du soir les ombres pacifiques
 D'un double cadenas fort fermer les boutiques,
 Que, retiré chez lui, le paisable marchand
 Va revoir ses billets et compter son argent ;
 Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
 Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville
 Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
 Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté
 Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
 Engage un peu trop tard au détour d'une rue !
 Bientôt quatre bandits, lui serrant les côtés :
 La bourse ! . . Il faut se rendre ; ou bien non, résistez
 Afin que votre mort, de tragique mémoire
 Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
 Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
 Tous les jours je me couche avecque le soleil,
 Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
 Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière
 Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
 Ebranlent ma fenêtre, et percent mon volet ;
 J'entends crier partout : Au meurtre ! On m'assassine
 Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine
 Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
 Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit
 Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
 Fait de notre quartier une seconde Troie
 Où maint Grec affamé, maint avide Argien, I
 Au travers des charbons va piller le Troyen I
 Enfin sous mille crocs la maison abimée
 Entraîne aussi le feu qui se perd fumée.

43.

Soyez Biche.

Veux-tu voir tous les grands à la porte courir ?
 Dit un père à son fils dont le poil va fleurir 12
 Prends-moi le bon parti : laisse là tous les livres 13
 Cent francs au denier cinq combien font-ils ? vingt
 livres. 14
 C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
 Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir 15
 Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences
 Prends, au lieu d'un Platon, le Guidon des finances :
 Sache quelle province enrichit les traitants, 16
 Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.
 Endurcis-toi le cœur, sois arabe, corsaire
 Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
 Ne va point sottement faire le généreux
 Engraisse-toi mon fils, du suc des malheureux
 Et, trompant de Colbert la prudence importune 17
 Va par tes cruautés mériter la fortune.
 Aussitôt tu verras, poètes, orateurs,
 Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
 Dégrader les héros pour te mettre en leurs places
 De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces
 Et prouver à toi-même, en grec, hébreu, latin,
 Que tu sais de leur art et le fort et le fin. 18
 Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage
 Il a, sans rien savoir, la science en partage 19
 Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
 La vertu, la valeur, la dignité, le sang ;
 Il est aimé des grands, il est chéri des belles
 Jamais surintendant ne trouva de cruelles. 20
 L'or même à la laideur donne un teint de beauté
 Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

MOLIÈRE 1622—1682.

A GREAT French comedian of the seventeenth century, who drew in the picture of man and formed his own comedy, with which he acted the plays of the period, and those of his own composition. He is the author of "Le Bourgeois Gentilhomme," "Tartuffe," "Les Femmes Savantes," "Les Fourberies de Scapin," "Le Misanthrope," "Le Mariage de Méridoc," "Les Précieuses Ridicules," "George Dandin," and many other celebrated comedies. Molière acted up to the last, even when too ill to go on to the stage, and after his death was refused burial in consequence of his profession. He was greatly appreciated by the King, Louis XIV., who allowed him to succeed to a small appointment in the Royal Household which his father had held before him. His broad farces are chiefly clever adaptations of Terence and Plautus, and of the Spanish and Italian buffoneries, well known in his time, while his more select plays are well drawn pictures of the manners of the nobility, gentry, and bourgeoisie of his own period, and are full of apparently simple, but really, truthful and deep wit. We should recommend Molière's plays as most useful and practical lessons of French construction.

44.

L'Amour.

Il le faut avouer l'amour est un grand maître ;
 Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à Pêtré ;
 Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
 Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
 De la nature en nous il force les obstacles
 Et ses effets soudains ont de l'air des miracles. 1
 D'un avare à l'instant il fait un libéral,
 Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
 Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
 Et donne de l'esprit à la plus innocente.

45.

La Sincérité.www.libtool.com.cn

Allez, tous vos discours ne me font point de peur,
 Je sais comme je parle le ciel voit mon cœur.
 De tous vos façonniers on n'est point les esclaves. 2
 Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ; 3
 Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
 Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
 Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
 Et quoi ! Vous ne feriez nulle distinction
 Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage, 4
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage ;
 Egaler l'artifice à la sincérité
 Confondre l'apparence avec la vérité,
 Estimer le fantôme autant que la personne
 Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne !

46.

Les complaisances de l'Amour.

A UN AMANT QUI VEUT TOUJOURS CORRIGER CELLE QU'IL AIME.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois
 Et l'on voit les amants toujours vanter leur choix,
 Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable
 Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable,
 Ils comptent les défauts pour des perfections,
 Et savent y donner de favorables noms.
 La pâle est au jasmin en blancheur comparable
 La noire à faire peur, une brune adorable, 5
 La maigre a de la taille et de la liberté ;
 La grasse est, dans son port, pleine de majesté ;
 La mal propre sur soi de peu d'attraits chargée ;
 Est mise sous le nom de beauté négligée ;
 La géante paraît une déesse aux yeux ;
 La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;

L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
 La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne,
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
 Et la muette garde une honnête pudeur.
 C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

47.

*Les Marquis de Molière.**Eraste.*

Sous quel astre, bon Dieu ! faut-il que je sois né,	6
Pour être de fâcheux toujours assassiné !	7
Il semble que partout le sort me les adresse,	
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce ;	
Mais il n'est rien d'egal au fâcheux d'aujourd'hui ;	
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,	
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie	
Qui m'a pris à diner de voir la comédie,	8
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement	
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.	
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,	
Car je m'en sens encor tout ému de colère.	
J'étais sur le théâtre en humeur d'écouter	9
La pièce, qu'à plusieurs j'avais ouï vanter ;	10
Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence ;	
Lorsque, d'un air bruyant et plein d'extravagance,	
Un homme à grands canons est entré brusquement	11
En criant : Holà ! ho ! un siège promptement !	
Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,	
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.	
Eh ! mon Dieu ! nos Français, si souvent redressés,	
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,	
Ai-je dit ; et faut-il sur nos défauts extrêmes	
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous mêmes,	12
Et confirmions ainsi, par des éclats de fous,	
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?	
Tandis que là-dessus je haussais les épaules,	
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles ;	
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,	

Et, traversant encor le théâtre à grands pas,
 Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
 Au milieu du devant il a planté sa chaise,
 Et, de son large dos morguant les spectateurs,
 Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
 Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte ;
 Mais lui, ferme et constant ; n'en a fait aucun compte,
 Et se serait tenu comme il s'était posé,
 Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé. 13
 — Ah ! marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
 Comment te portes-tu ? Souffre que je t'embrasse.
 Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
 Que l'on me vît connu d'un pareil événement. 14
 Je l'étais peu pourtant ; mais on en voit paraître
 De ces gens qui de rien veulent fort vous connaître, 15
 Dont il faut au salut les baisers essuyer, 16
 Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
 Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
 Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
 Chacun le maudissait ; et moi, pour l'arrêter,
 Je serais, ai-je dit, bien aise d'écouter.
 — Tu n'as point vu ceci, marquis ? Ah ! Dieu me damne !
 Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne ;
 Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
 Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
 Là-dessus, de la pièce il m'a fait un sommaire,
 Scène à scène averti de ce qui s'allait faire ;
 Et jusques à des vers qu'il en savait par cœur,
 Il me les récitait tout haut avant l'acteur.
 J'avais beau m'en défendre, il a poussé sa chance, 17
 Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance ;
 Car les gens du bel air, pour agir galamment,
 Se gardent bien surtout d'ouïr le dénouement. 18
 Je rendais grâce au ciel, et croyais, de justice,
 Qu'avec la comédie eût fini mon supplice ;
 Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
 Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché, 19
 M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
 Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,

Et de ce qu' à la cour il avait de faveur,
 Disant qu'à m'y servir il s'offrait de grand cœur.
 Je le remerciais doucement de la tête, 20
 Minutant à tous coups quelque retraite honnête ;
 Mais lui, pour le quitter, me voyant ébranlé ;
 — Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé. 21
 Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche, 22
 — Marquis, allons au Cours faire voir ma calèche : 23
 Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair
 En fait à mon faiseur faire une du même air. 24
 Moi, de lui rendre grâce, et, pour mieux m'en défendre,
 De dire que j'avais certain repas à rendre. 25
 — Ah ! parbleu ! j'en veux être, étant de tes amis,
 Et manque au maréchal à qui j'avais promis.
 — De la chère, ai-je dit, la dose est trop peu forte
 Pour oser y prier des gens de votre sorte. 26
 — Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
 Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;
 Je suis des grand repas fatigué, je te jure.
 — Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.
 — Tu te moques, marquis ; nous nous connaissons tous ;
 Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux.
 Je pestais contre moi, l'âme triste et confuse
 Du funeste succès qu'avait eu mon excuse,
 Et ne savais à quoi je devais recourir,
 Pour sortir d'une peine à me faire mourir ;
 Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,
 Et comblé de laquais et devant et derrière,
 S'est, avec un grand bruit, devant nous arrêté, 27
 D'où sautant, un jeune homme amplement ajusté,
 Mon importun et lui, courant à l'embrassade,
 Ont surpris les passants de leur brusque incartade ;
 Et tandis que tous deux étaient précipités
 Dans les convulsions de leurs civilités,
 Je me suis doucement esquivé sans rien dire ;
 Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,
 Et maudit le fâcheux, dont le zèle obstiné
 M'ôtait au rendez-vous qui m'est ici donné.

Les Fâcheux.

VOLTAIRE, 1694—1778.

AN universal genius of the eighteenth century, famous for his great wit and voluminous writings in prose and in verse ; was imprisoned in the Bastille when young for too free use and exercise of his wit ; subsequently went to live with Frederick the Great, and taught him to write French poetry ; grew immensely rich, and ended his days in exile at Ferney, near Geneva.

48.

Sachez vous contenir.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage ; 1
 La modération est le trésor du sage ;
 Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
 Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
 Nul ne peut tout avoir. L'amour de la science
 A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;
 La nature est ton livre, et tu prétends y voir
 Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il fait savoir.
 La raison te conduit : avance à sa lumière,
 Marche encor quelque pas, mais borne ta carrière,
 Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter :
 Là commence un abîme, il faut le respecter.

49.

Le Systeme du Monde.

Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts,
 Alluma des soleils, et souleva des mers ;
 " Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites."
 Tous les mondes naissants connurent leurs limites.
 Il imposa des lois à Saturne, à Venus, 2
 Aux seize orbes divers dans nos cieux contenus,
 Aux éléments unis dans leur utile guerre,
 A la course des vents, aux flèches du tonnerre,
 A l'animal qui pense, et né pour l'adorer,
 Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.

50.

La Nature Garde ses Secrets.

Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
 Je m'en vais consulter le médecin du roi ;
 Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.
 Je veux savoir de lui par quels secrets mystères,
 Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
 Se transforme en un lait doucement préparé ;
 Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
 En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines
 A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
 Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau.
 Il lève au ciel les yeux, il s'incline, et s'écrie ;
 "Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie."

51.

Bathos.

A ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
 Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse, 3
 Jeux solennels, écoles des héros,
 Un gros Thébain, qui se nommait Bathos,
 Assez connu par sa crasse ignorance,
 Par sa lésine, et son impertinence,
 D'ambition tout comme un autre épris,
 Voulut paraître, et prétendit au prix.
 C'était la course, un beau cheval de Thrace,
 Aux crins flottants, à l'œil brillant d'audace,
 Vif et docile, et léger à la main,
 Vint présenter son dos à mon vilain.

52.

Le Contentement.

Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre :
 'Que ce monde est charmant ! quel empire est le nôtre !
 Ce palais si superbe est élevé pour nous ;
 De toute éternité Dieu nous fit ces grand trous :

Vois-tu ces gra^s jambons sous cette voute obscure ?
 Ils y furent créés des mains de la nature :
 Ces montagnes de lard, éternels aliments,
 Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps.
 Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit nos sages,
 Le chef d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
 Les chats sont dangereux et prompts à nous manger,
 Mais c'est pour nous instruire et pour nous corriger.

53.

Le Lion et le Marseillois.

Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique, 4
 Aborda le rivage où fut jadis Utique.
 Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
 Il trouva nez à nez un énorme lion,
 A la longue crinière, à la gueule enflammée,
 Terrible, et tout semblable au lion de Némée.
 Le plus horrible effroi saisit le voyageur :
 Il n'était pas Hercule ; et, tout transi de peur.
 Il se mit à genoux, et demanda la vie.
 Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
 Mais qui faisait encor trembler le Provençal,
 Lui dit en bon Français : " Ridicule animal,
 Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe
 Ecoute, j'ai dîné : je veux te faire grâce,
 Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois.
 Que le soir un lion soupe d'un Marseillois."

54.

Du Camp de Philisbourg, le 3 Juillet, 1734.

C'est ici que l'on dort sans lit,
 Et qu'on prend ses repas par terre ;
 Je vois et j'entends l'atmosphère
 Qui s'embrase et qui retentit.

De cent décharges de tonnerre ;
 Et dans ces horreurs de la guerre,
 Le Français chante, boit, et rit
 Bellone va réduire en cendres 5
 Les courtines de Philisbourg,
 Par cinquante mille Alexandres,
 Payés à quatre sous par jour.
 Je les vois prodiguant leur vie,
 Chercher ces combats meurtriers,
 Couverts de fange et de lauriers
 Et pleins d'honneur et de folie.
 Je vois briller au milieu d'eux
 Ce fantome nommé la gloire,
 A l'œil superbe, au front poudreux
 Portant au cou cravate noire,
 Ayant sa trompette en sa main,
 Sonnant la charge et la victoire,
 Et chantant quelques airs à boire,
 Dont ils répètent le refrain.
 O nation brillante et vaine,
 Illustres fous, peuple charmant,
 Que la gloire à son char enchaîne,
 Il est beau d'affronter gaiement
 Le trépas et le Prince Eugène. 6
 Mais hélas ! quel sera le prix
 De vos héroïques prouesses !
 Le sort vous réserve à Paris
 Plus de soucis que de caresses.

 LE CARDINAL DE BERNIS.

A MEMBER of the French Academy living in the eighteenth century, fond of literature, and the author of a great many *light and graceful* productions.

55.

La Mode.
www.libt001.com.cn

La mode est un tyran des mortels respecté
 Digne enfant du dégoût et de la nouveauté,
 Qui de l'état français, dont elle a les suffrages ;
 Au delà des deux mers disperse les ouvrages ;
 Augmente, avec succès, leur prix et leur cherté, 1
 Selon leur peu d'usage et leur fragilité.
 Son trône est un miroir dont la glace infidèle,
 Donne aux mêmes objets une forme nouvelle,
 Le Français inconstant admire dans ses mains,
 Des bijoux méprisés du reste des humains ;
 Assise à ses côtés, la brillante parure,
 Essaie à force d'art, de changer la nature ; 2
 La beauté la consulte ; et notre or le plus pur
 N'achète point trop cher son rouge et son azur.
 La mode assujettit le sage à sa formule :
 La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.
 Depuis nos ornements, jusques à nos écrits
 Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;
 Et réglant à son choix tous les rangs où nous sommes,
 Son caprice souvent désigne les grands hommes. 3

TRANSLATION FROM THE LATIN.

56.

Flatterie cachée.

Toujours les vents et les orages
 N'irritent point le sein des flots ;
 Toujours la chute des nuages
 Ne désolé pas nos enclos.

Le cours réglé de la nature
 Borne le règne des frimas ;
 Nos bois reprennent leur verdure,
 Nos vergers leurs rians appas.

Pourquoi les sons de votre lyre
N'expriment-ils que des douleurs?
Que le jour baisse ou qu'il expire,
Il vous trouve, il vous laisse en pleurs. 1

Le vieillard qui vécut trois âges,
Regretta moins Antilochus, 2
Priam eut des larmes plus sages
Pour Hector ou pour Troïlus. 3

Qu'une langueur pusillanime
Né dégrade pas votre voix ;
D'un triomphateur magnanime, 4
Célébrez les nouveaux exploits. 4

Voyez le Tigre en vain rebelle 5
Rouler des flots moins insolens ;
Que votre génie étincelle
À l'aspect des Gérons tremblans ! 6

César leur prescrit des barrières,
Et dociles à cette loi,
Ont-ils reconnu nos frontières ?
Ils reculent avec effroi. *Reganhac.*

57.

Discours de Neptune.

Aussitôt appelant Eurus et le zéphire, 7
" Eh quoi ! sans mon aveu, quoi ! dans mon propre empire ! 8
D'une race rebelle enfans audacieux,
Vents, vous osez troubler et la terre et les cieux !
Je devrais—mais des flots il faut calmer la rage ;
Un autre châtement suivrait un autre outrage.
Fuyez, et courez dire à votre souverain
Que le sort n'a pas mis le trident en sa main,
Que moi seul en ces lieux tiens le sceptre des ondes.
Son empire est au fond de vos roches profondes ;
Qu'il y tienne sa cour, et roi de vos cachots,
Que votre Eole apprenne à respecter mes flots.

58.

Neptune Calme l'Orage.

Il dit, et d'un seul mot il calme les orages,
 Ramène le soleil dissipe les nuages.
 Les Tritons à sa voix s'efforcent d'arracher
 Les vaisseaux suspendus aux pointes du rocher ;
 Et lui même, étendant son sceptre secourable,
 Les soulève, leur ouvre un chemin dans le sable,
 Calme les airs, sur l'onde établit le repos,
 Et de son char léger rase, en volant, les flots.
 Ainsi, quand signalant sa turbulente audace,
 Se déchaîne une ardente et vile populace,
 La rage arme leur bras : déjà volent dans l'air
 Les pierres, les tisons, et la flamme, et le fer ;
 Mais d'un sage orateur si la vue imposante,
 Dans l'ardeur du tumulte à leurs yeux se présente,
 On se tait, on écoute et ses discours vainqueurs
 Gouvernement les esprits et subjuguent les cœurs :
 Ainsi tombe la vague ; ainsi des mers profondes
 Neptune d'un coup d'œil tranquillise les ondes,
 Court vole et sur son char roulant sous un ciel pur,
 De la plaine liquide il effleure l'azur. *Delille.*

59.

Encens.

La gloire et la vertu dans un cœur magnanime,
 Ont-elles enfanté quelque projet sublime ?
 Rien ne peut retarder son essor courageux.
 Ni d'un peuple en fureur l'audace téméraire,
 Ni l'aspect menaçant d'un tyran sanguinaire,
 Ni des vents et des flots les combats orageux.

Des dieux et des mortels le Monarque suprême
 Armé de ses carreaux, si montrât-il lui même ;

Le devoir parle au sage ; il n'a point d'autre loi.
 Vît-il crouler les cieus brisés par la tempête,
 L'univers en éclats fondît-il sur sa tête,
 Frappé de ses débris, il serait sans effroi.

C'est par cette fierté que d'un vol intrépide
 Le généreux Pollux et le vaillant Alcide, 10
 Ont atteint et franchi les barrières des cieus ;
 Et que le front orné par les mains de la gloire,
 Auguste qu'en tous lieux précède la victoire.
 Entre ces deux héros boit le nectar des dieux.

Reganhac.

60.

Affaire de Gout.

D'autres louïront Ephèse, ou Rhode, on Mitylène, 11
 Corinthe, que deux mers embrassent de leurs flots,
 Les vallons de Tempé, les mers du fils d'Alcmène; 12
 Ou l'île d'Apollon, la charmante Délos :

Il en est dont les vers ne célèbrent qu'Athène,
 Et l'arbre de Pallas aux flexibles rameaux : 13
 Pour honorer Junon d'autres chantent Mycène,
 Et Sparte la guerrière, et les coursiers d'Argos.

Pour moi j'aime bien mieux cette charmante rive
 Où l'Anio murmure à travers les bosquets,
 Et ces vergers qu'arrose une onde fugitive,
 Que des Thessaliens les fertiles guérets.

Comme un Zéphir léger dissipe les nuages,
 Ainsi, soit que de Mars vous suiviez les drapeaux,
 Soit que de Tivoli vous habitiez l'ombrage,
 Bacchus vous versera l'oubli de tous les maux.

Daru.

61.

Le Temps d'Orage.

On voit à l'horizon de deux points opposés,
 Des nuages monter dans les airs embrasés.
 On les voit s'épaissir, s'élever s'étendre ;
 D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :

Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
 Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
 Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
 Dont le son lent et sourd attriste la nature.

62.

Changement.

Le soir où j'arrivai, le chien noir dans sa loge
 Aboya ; les deux chats, accroupis sous l'horloge,
 Hérissèrent leurs poils, et l'enfant, réveillé,
 Dans son berceau se prit à vagir effrayé,
 La fermière sur moi fixait un œil farouche.—
 Si j'arrive aujourd'hui, le rire est sur sa bouche ;
 L'enfant me tend les bras au bord de son berceau ;
 Le chien sur mes genoux vient poser son museau :
 Sur la cendre, à mes pieds, les chats viennent de même :
 Les voilà tous amis du celui qui les aime.

MONCRIFF, 1687—1779.

READER to the Queen, an elegant drawing-room poet, of a gentle and peaceful disposition, member of the French Academy. The following ballad is in the peculiar style affected to this kind of poem (see Beaumarchais' "Cherubin," "Brigitte," "Malbrough," in this collection ; "Clémence Isaure," "Les Amours de Gabrielle d'Vergy et de Raoul de Coucy," etc., elsewhere). This style, evidently derived from the old French, applicable to native subjects, seems to have rebloomed in the elegant days of the eighteenth century, and then to have become extinct.

63.

*Alexis et Alis.**Romance (ballad).*

Pourquoi rompre leur mariage
 Méchants parents !
 Ils auraient fait si bon ménage
 A tous moments !
 Que sert d'avoir bague et dentelle
 Pour se parer ?
 Ah ! la richesse la plus belle
 Est de s'aimer.

Quand on a commencé la vie
 Disant ainsi :
 Oui, vous serez toujours ma mie
 Vous mon ami.
 Quand l'âge augmente encor l'envie
 De s'entr'unir,
 Qu'avec un autre on nous marie,
 Vaut mieux mourir.

A sa mère, étant déjà grande
 La pauvre Alis
 A deux genoux un jour demande
 Son Alexis.
 " Ma mère, il faut, par complaisance
 Nous marier."
 " Ma fille, je veux l'alliance
 D'un conseiller."

La fille à cette barbarie
 Bien fort pleura.
 Au couvent de Sainte Marie
 On l'enferma.
 Là pendant trois ans éperdue
 Elle a gémi
 Sans avoir un instant la vue
 De son ami.

Un jour, quelle malice d'âme !
Sa mère a dit :

Alexis a pris une femme
Sans contredit.

Et puis lui montrant une lettre
Lui dit, " Voyez,

Il vous écrit ; c'est pour permettre
Que l'oubliez."

Alors, conseiller et notaire
Arrivent tous.

Le curé fait son ministère.
Ils sont époux.

Pour elle, hélas ! festins et danse
Ne sont qu'ennui ;

Toujours lui vient la souvenance
De son ami.

Le soir plus grande fâcherie
Saisit son cœur :

Sa mère, sa tante la crie
Tout en fureur.

Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au boucher

La pauvrete en pleurant se traine
Pour se coucher.

Vrai Dieu ! Qu'Alis honnête et sage
Se conduit bien.

Tous autres soins que du ménage
Ne lui sont rien.

Voyant de son époux la flamme
Qu'il lui portait

Elle lui donnait de son âme
Ce qui restait.

Hélas ! son âme, toute entière
A ses ennuis,

Gardait son amitié première
Pour Alexis.

Cinq ans en dépit d'elle même,
 Passa ses jours
 A se reprocher qu'elle l'aime
 L'aimant toujours.

Pour chasser de sa souvenance
 L'ami secret
 On se donne tant de souffrance
 Pour peu d'effet !
 Une si douce fantaisie
 Toujours revient
 En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
 On s'en souvient.

D'Alis, dans sa mélancolie,
 Un jour l'époux
 Lui mène un marchand d'Arménie
 Pour des bijoux.
 " Ma moitié, fais quelques emplettes
 De son écrin ;
 Perles et nœuds sont des recettes
 Pour le chagrin.

" Baise-moi, moutonne chérie
 Je vais au plaid.
 Tiens, prends de son orfèvrerie
 Ce qui te plaît.
 L'argent n'est que pour qu'on se donne
 Quelque bon temps,
 N'épargne rien, voilà mignonne
 Cent écus blancs."

Il part. Le marchand en silence
 L'écrin montrait
 Qu'Alis avec indifférence
 Considérait.
 Chaque fois qu'il montre à la dame
 Perle ou saphir,
 Chaque fois du fond de son âme
 Part un soupir.

En lui toute fleur de jeunesse
Apparaissait
Mais longue barbe, air de tristesse
La ternissait
Si de jeunesse on doit attendre
Beau coloris
Pâleur qui marque une âme tendre
A bien son prix.

Mais Alis soucieuse et sombre
Rien ne voyait.
Pourtant aux longs soupirs sans nombre
Qu'il répétait
D'où lui vient, dit-elle en soi même
Tant de chagrin ?
Ah ! s'il regrette ce qu'il aime
Que je le plains ?

“ Las ! qu'avez-vous qui vous soucie,
Comme je voi ?
Si c'est d'aimer je vous en prie,
Dites-le-moi.”
“ Et ! que sert de conter, Madame,
Un déplaisir
Qui jamais, jamais, de mon âme
Ne peut sortir ?

“ Il est un trésor dans le monde
Que je connais,
Longtemps en espoir je me fonde
Que je l'aurai
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir
Tant plus j'aurais donné ma vie
Pour le tenir.

“ Le voir cent fois dans la journée
Me plaisait tant !
Je l'emportais dans ma pensée
En le quittant.

Lorsqu'un démon par grand' rancune
 Vint l'enlever,
 Et d'un autre en fit la fortune
 Pour m'en priver.

“ Dirai-je ma douleur profonde
 Quand je l'appris ?
 Pour m'en aller au bout du monde
 Je départis.
 Non, que jamais en moi je pense
 De l'oublier,
 Mais pour mourir de ma constance
 A le pleurer.”

“ Marchand est-ce or en broderie
 Que ce trésor ? ”

“ Madame, hélas ! ce que j'envie
 Surpasse l'or ! ”

“ Sont-ce rubis ? ” “ J'aurais sans peine
 Rubis perdus. ”

“ C'est donc le trousseau de la reine ? ”
 “ Ah ! c'est bien plus. ”

“ Depuis qu'on vint par grand dommage
 Me la ravir
 J'en ai tiré la chère image
 De souvenir ;
 J'ai, la voyant, l'âme remplie
 De désespoir,
 Et ne garde, pourtant, la vie
 Que pour la voir. ”

“ Ne tardez pas, je vous en prie
 Arménien
 Que cette image tant chérie
 Je voie enfin. ”
 Lors, avec un soupir qu'il jette
 Plus loin encor
 De son sein tire une tablette
 Dans un drap d'or.

Alis soudain prend la dorure
La déplia ;
Sur la tablette, d'écriture
Ces mots trouva.
" Ici je contemple à toute heure
" Dans les soupirs.
Je garde tout ce qui demeure
De mes plaisirs."

Alors Alis la tablette ouvre
Tant vite ment,
Ah ; qu'est-ce donc qu'elle y découvre
Pour son tourment ?
La voila toute évanonie
A cet aspect.
Qui n'eût même transe sentie ?—
C'est son portrait.

" Alis, mon Alis, tant aimée
Hélas ! c'est moi !
Alis, Alis, tant regrettée
Ranime-toi.
Ton Alexis vient de Turquie
Tout à l'instant
Pour te voir, et quitter la vie
En te quittant."

Par ces tristes mots ranimée
Alis parla :
" Alexis, j'ai ma foi jurée
Un autre l'a ;
Je ne dois vous voir de ma vie
Un seul instant
Mais ne mourez pas je vous prie ;
Partez pourtant."

Voulant, pour complaire à sa mie,
Partir soudain,
Avant que pour jamais la fuie
Lui prend la main.

L'époux survient. A cette vue
 Tout en fureur
 Leur a d'une dague pointue
 Percé le cœur.

Alexis mort, Alis mourante
 Les yeux baissés,
 Dit : " Je péris, mais innocent
 Ce m'est assez ;
 Mon époux, votre barbarie
 Verse mon sang.
 Je meurs sans regretter la vie
 En vous plaignant."

Depuis cet acte de sa rage
 Tout effrayé,
 Dès qu'il fait nuit, il voit l'image
 De sa moitié,
 Qui du doigt montrant la blessure
 De son beau sein,
 Appelle avec un long murmure
 Son assassin.

 BEAUMARCHAIS.

THE author of the plays of " Le Barbier de Séville " and " Le Mariage de Figaro," in which the spirit of the rising popular element which blossomed so plentifully during the French Revolution, appears in embryo. The following romance (ballad) is from " Le Mariage de Figaro." The true *romantic* style is well sustained. The imitations of old French are in Italics. It is meant to be sung to the tune of *Malbrough*.

64.

Le Page désole, Romance.

Mon coursier hors d'haleine
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine)
 J'errais de plaine en plaine
 Au gré du *destrier*.

Au gré du destrier
 Sans varlet *n'écuyer*,
 Là près d'une fontaine
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine)
 Songeant à ma marraine
Sentais mes pleurs couler

Sentais mes pleurs couler
 Prêt à me désoler,
 Je gravais sur un frêne
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine)
 Sa lettre avec la mienne
 Le roi vint à passer.

Le roi vint à passer,
 Ses barons, son *clergier*
 Beau page dit la reine
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine)
 Qui vous met à la gêne ?
 Qui vous fait tant plorer ?

Qui vous fait tant *plorer*
Nous faut le déclarer,
 Madame et souveraine
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine)
 J'avais une marraine
 Que toujours *adorai*.

Que toujours adorai
 Je sens qui j'en mourrai.

Beau page, dit la reine,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine)
 N'est-il qu'une marraine ?
 Je vous en servirai.

4

Je vous en servirai :
 Mon page vous ferai
 Puis à ma jeune Hélène
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine)
 Fille d'un capitaine
 Un jour vous marirai.

Un jour vous marirai.
Nenni, n'en faut parler !
 Je veux trainant ma chaîne.
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine)
 Mourir de cette peine
 Mais non m'en consoler.

ANDRE CHENIER, 1763—1794.

ANDRE CHENIER, born at Constantinople, was the son of a French Consul and a Greek mother. He came to France for his education. He soon displayed great poetical abilities, but was never a poet by profession. The remains of his writings, collected since his death, are full of Idylls and Elegies, mostly unfinished, in the pastoral style of the later Greek poets, addresses to friends, songs of love and liberty, and celebrations of the political changes that the end of the century was introducing. André Chenier was however a victim to the cause he thus helped to promote. He was executed in the Reign of Terror in about his thirtieth year. Like many gentlemen of his own period, he had hailed the approach of liberty, little suspecting the horrors by which the removal of the tyrannical abuses of the old regime was to be followed. Enraged at the barbarism and brutishness of the dema-

gogues in power, he soon gave vent to his feelings, and was imprisoned for favouring aristocracy. He was in the Conciergerie with a crowd of other unfortunates, chiefly aristocrats of the highest rank, awaiting their doom. While there he wrote a poem, often quoted, on the sad fate of a lovely and innocent girl, Mademoiselle de Coigny, whose acquaintance he made in the prison, but who, more fortunate than he, outlived the sanguinary period, being saved, like many others, by the fall of Robespierre, on the 9th of Thermidor. Poor André Chenier had to go to the scaffold. Knowing that his turn was approaching, he began the following poem, and was interrupted by the revolutionary guards coming in with the gaolers to call the names of the daily cart full, amongst which was his own.

65.

L'attente du Supplice.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
 Anime la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud, j'essaie encor ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
 Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
 Ait posé sur l'email brillant,
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant, I
 Le sommeil du tombeau pressera ma paupière !
 Avant que de ses deux moitiés
 Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être en ces murs effrayés
 Le messenger de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
 Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

66.

On se croit plus Malheureux que son Voisin.

Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères
 Chacun d'un front serein déguise ses misères,

Chacun ne plaint que soi. Chacun dans son ennui
 Envie un autre humain qui se plaint comme lui.
 Nul des autres mortels ne mesure les peines,
 Qu'ils savent tous cacher, comme il cache les siennes
 Et chacun, foëil en pleurs, en son cœur douloureux
 Se dit. " Excepté, moi, tout le monde est heureux."
 Ils sont tous malheureux, leur prière importune.
 Crie et demande au ciel de changer leur fortune.
 Ils changent ; et bientôt, versant de nouveaux pleurs.
 Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs.

67.

Le Tombeau de la Jeune Tarentine.

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine 2
 Un vaisseau la portait aux bords de Camarine ;
 Là, l'hymen, les chansons, les flutes, lentement
 Devaient la reconduire au seuil de son amant,
 Une clef vigilante a, pour cette journée,
 Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée, 3
 Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
 Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
 Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
 Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
 L'enveloppe ; étonnée et loin des matelots,
 Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.
 Elle est au sein des flots la jeune Tarentine !
 Son beau corps a roulé sous la vague marine.
 Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
 Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
 Par son ordre bientôt les belles Néréides 4
 S'élèvent au-dessus des demeures humides,
 Le poussent au rivage, et dans ce monument
 L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ; 5
 Et de loin a grand cris appelant leurs compagnes
 Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
 Toutes, frappant leur sein et trainant un long deuil
 Répétèrent hélas ! autour de son cercueil :

“ Hélas ! chez ton amant tu n’es point ramenée,
 Tu n’as point revêtu ta robe d’hyménée,
 L’or autour de ton bras n’a point serré de nœuds,
 Et le bandeau d’hymen n’orna point tes cheveux.

MILLEVOYE, from about 1776 to 1818.

AN interesting but melancholy poet, who died of consumption, leaving several short epics in lyrical metre on Charlemagne and King Alfred, with other poems. His style is elegant, and chiefly elegiac.

68.

Chant de guerre des Preux.

Preux chevaliers, honneur du vieux pavois ! 1
 De Charlemagne entendez-vous la voix !

Servants d’amour, la guerre vous réclame, 2
 Que chacun s’arme, et défende à la fois
 Son Dieu, son roi, son pays, et sa dame.

Lance en arrêt, marchez, vaillants rivaux !
 Le fier Roland préside à vos travaux
 Le fier Roland qui rendit sa grande âme
 En défendant aux champs de Roncevaux, 3
 Son Dieu, son roi, son pays, et sa dame.

Vous reviendrez briller dans les tournois ;
 Les menestrels rediront vos exploits ;
 Et vous verrez celle qui vous enflamme
 Presser la main qui servit à la fois
 Son Dieu, son roi, son pays, et sa dame.

69.

L’oiseleur.

Un oiseleur, timide jouvenceau,
 Allait guettant les hôtes du bocage.
 Il en vit un perché sur un ormeau,
 Beau, mais trompeur ; séduisant, mais volage :
 C’était l’amour. Il s’enfuit. Quel dommage !

Le jeune homme va conter sa douleur
 Au vieux berger : " Mon enfant, dit le sage,
 Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage ;
 Il reviendra bientôt pour ton malheur !
 Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur."

70.

Olivier défunt.

Au doux pays que son ombre aime encor,
 Dès qu'Olivier jadis reçut la vie, 4
 Pour le doter la fée aux cheveux d'or
 Lui départit valeur et courtoisie.
 Ses yeux à peine avaient vu le soleil
 Qu'il palpitait au seul mot de victoire,
 Et que déjà son innocent sommeil
 Était troublé par des songes de gloire.

De la lueur du glaive menaçant
 Combien de fois il effraya sa mère !
 Combien de fois le héros grandissant
 Enorgueillit les cheveux blancs d'un père !
 A sa merci tombait sur le préau, 5
 Maint damoiseau en mainte cour plénière ;
 Paraissait-il ? devant le jeune homme 6
 Les vieux barons inclinaient leur bannière.

Mainte beauté brûla pour lui d'amour ;
 Il fit rêver plus d'une châtelaine :
 A son cimier l'on voyait tour à tour
 De leurs cheveux flotter l'or ou l'ébène.
 Terrible alors, contre les plus vaillants
 Il s'élançait aussi prompt que la foudre
 Environné de nombreux assaillants,
 Il les comptait, mais couchés dans la poudre.

Advint qu'un jour, jour à jamais fatal,
 Il s'enfonça dans les vieilles Ardennes 7
 Là, répandu par un coup déloyal,
 Son noble sang teignit le pied des chênes,

Consolons-nous : il est vivant encor :
 Le paladin fut cher à la Sylphide, 8
 Et, sur son char, la fée aux cheveux d'or
 L'a transporté vers l'heureux Atlantide. 9

71.

Danaë.

La nuit règne ; les vents assiègent en furie
 La nef où Danaë va, dans la sombre mer, 10
 Périr avec son fils, le fils de Jupiter !
 Danaë de ses bras l'environne, et s'écrie :
 " Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos ;
 Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
 Aimable et cher enfant, dors, bercé, par les flots ;
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

" O mon fils ! tu ne crains ni le courroux des vents,
 Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore ;
 Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants
 Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
 Ah ! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
 Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
 Mais non..... dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

" Tyndarides brillants, dont l'éclat toujours pur 11
 Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
 O célestes gémeaux, que le nocher révère !
 Ce fils d'un sang divin, n'est il pas votre frère ?
 De Danaë plaintive écoutez les sanglots :
 Veillez sur nous du haut des voûtes éternelles.
 Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots.
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

" Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer, 12
 Et couronnez au loin les flots bruyants d'Égée ! 13
 Je me confie à vous : du fils de Jupiter
 Attirez sur vos bords la barque protégée.

Sers une autre Latone, ô palmier de Délos ! 14
 Etends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
 Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots.
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

“ N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
 Tes enfants balancés mollement dans leurs nids,
 Fille du dieu des vents, tutélaire Alcyone ? 15
 N'ai-je pas entendu ta plainte monotone ?
 Au nom de ton Céix englouti dans les eaux,
 Que la docile mer se calme sous tes ailes !
 Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots.
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

“ Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis, 16
 Du souverain des dieux, toi, fille auguste et chère ;
 Tu sais, hélas ! quels pleurs coûtent les jours d'un fils ;
 Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère.”
 Thétis entend sa voix, et dit : “ Nymphes des eaux,
 Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles !
 Et toi, dors, jeune enfant ; dors, bercé par les flots. 17
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !”

72.

L'Arabe au Tombeau de son Coursier.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
 Il dort couché sous les sables mouvants.

O voyageur ! partage ma tristesse ;
 Mêle tes cris à mes cris superflus.
 Il est tombé, le roi de la vitesse !
 L'air des combats ne le réveille plus.
 Il est tombé dans l'éclat de sa course :
 Le trait fatal a tremblé sur son flanc,
 Et les flots noirs de son généreux sang
 Ont altéré le cristal de la source.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence ;
 Sa tête horrible aussitôt a roulé :
 J'ai de son sang abreuvé cette lance ;
 Et sous mes pieds je l'ai long-temps foulé.

Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
 Morne et pensif, je l'appelai trois fois ;
 En vain, hélas !..... il fut sourd à ma voix ;
 Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
 Nul doux soleil sur ma tête n'a lui :
 Mort au plaisir, insensible à la gloire,
 Dans le désert je traîne un long ennui.
 Cette Arabie, autrefois tant aimée,
 N'est plus pour moi qu'un immense tombeau ;
 On me voit fuir le sentier du chameau,
 L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
 Il dort couché sous les sables mouvants.

Quand du midi le rayon nous dévore,
 Il me guidait vers l'arbre hospitalier ;
 A mes côtés il combattait le More,
 Et sa poitrine était mon bouclier.
 De mes travaux compagnon intrépide,
 Fier, et debout dès le réveil du jour,
 Au rendez-vous et de guerre et d'amour
 Tu m'emportais comme l'éclat rapide.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,
 Trésor d'amour, miracle de beauté ;
 Tu fus vanté de sa bouche perfide ;
 Ton cou nerveux de sa main fut flatté.
 Moins douce était la timide gazelle ;
 Des verts palmiers elle avait la fraîcheur.....
 Un beau Persan me déroba son cœur ;
 Elle partit !..... Tu me restas fidèle,

O noble ami, plus léger que les vents,
 Qui dors couché sous les sables mouvants.

COLLECTION OF SONGS

www.libtool.com.cn

SELECTED INDISCRIMINATELY.

IT is difficult to ascribe all the following songs to the proper authors ; many come from vaudeville plays or operas, some are written as songs, and, becoming in a short time public property, are much more popular than their authors.

73.

Chanson.

Mire dans le puits tes yeux,
Ma belle Jeanette,
Mire dans le puits tes yeux,
Tes jolis yeux bleus.

Tes yeux, ma belle brunette,
Tes jolis yeux bleus.

La nuit se mire sans voiles,
Dans son flot limpide et pur ;
Mais tout l'azur des étoiles
De tes yeux vaut-il l'azur ?

Elle s'y mire coquette
Comme à sa glace, ma foi,
Elle rit, fait sa toilette,
Et ne songe plus à moi.

Mire dans mes yeux tes yeux,
Ma belle Jeanette,
Mire dans mes yeux tes yeux
Tu les verras mieux.

Mai, jaloux qu'elle m'oublie,
 De dépit j'y laisse choir.
 La fleur que j'avais cueillie
 Pour elle, adieu le miroir.

Pour mirer tes jolis yeux,
 Ma belle Jeanette.
 Le plus beau miroir des cieus,
 Ne vaut pas mes yeux.
 Mes yeux, ma belle brunette,
 Mes yeux amoureux.

74.

Ma Normandie.—Chanson.

Quand tout renaît à l'espérance,
 Et que l'hiver fuit loin de nous,
 Sous le beau ciel de notre France,
 Quand le soleil revient plus doux,
 Quand la nature est reverdie,
 Quand l'hirondelle est de retour,
 J'aime à revoir ma Normandie,
 C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie,
 Et ses châlets et ses glaciers.
 J'ai vu le ciel de l'Italie,
 Et Venise et ses gondoliers.
 En saluant chaque patrie,
 Je me disais : Aucun séjour
 N'est plus beau que ma Normandie,
 C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie,
 Où chaque rêve doit finir,
 Un âge où l'âme recueillie,
 A besoin de se souvenir.

Lorsque ma muse refroidie,
 Aura fini ses chants d'amour,
 J'irai revoir ma Normandie
 C'est le pays qui m'a donné le jour.
Frédéric Bérat.

75.

L'Orage.—Chanson.

Il pleut, il pleut, bergère ;
 Presse tes blancs moutons ;
 Allons sous ma chaumière,
 Bergère, vite, allons ;
 J'entends sur le feuillage,
 L'eau qui tombe à grand bruit ;
 Voici, voici l'orage ;
 Voila l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre ;
 Il roule en approchant ;
 Prends un ami, bergère,
 A ma droite en marchant,
 Je vois notre cabane. . . .
 Et, tiens, voici venir
 Ma mère et ma sœur Anne
 Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère ;
 Ma sœur Anne, bonsoir ;
 J'amène ma bergère
 Près de vous pour ce soir.
 Va te sécher, ma mie,
 Auprès de nos tisons ;
 Sœur, fais-lui compagnie.
 Entrez, petits moutons.

Soignons bien, O ma mère,
 Son tant joli troupeau,
 Donnez plus de litière
 A son petit agneau.

C'est fait. Allons près d'elle.

Eh bien ! donc, la voila ?

En corset qu'elle est belle !

Ma mère, voyez-la.

Soupons ; prends cette chaise,

Tu seras près de moi ;

Ce flambeau de mélèze,

Brûlera devant toi ;

Goûte de ce laitage.

Mais tu ne manges pas ?

Tu te sens de l'orage,

Il a lassé tes pas.

Eh bien ! voilà ta couche,

Dors-y jusques au jour ;

Laisse-moi sur ta bouche,

Prendre un baiser d'amour.

Ne rougis pas, bergère,

Ma mère et moi, demain,

Nous irons chez ton père

Lui demander ta main.

Fabre d'Eglantine.

76.

Chanson.

Brigitte la fleurie

Avait un fils,

Qu'à la vierge Marie

Avait promis. 2

Avait si frais visage,

Le jouvenceau.

Onc ne fut au village 3

Garçon si beau !

Grande était sa liesse,

Fallait la voir . . . 2

C'était pour sa vieillesse

Si doux espoir ! . . .

Il se fit homme d'armes, 4
 Au bord lointain,
 Brigitte eut bien des larmes,
 Hélas ! . . . en vain. . . .

Chaque fois que de guerre
 On lui parlait,
 Vite, la pauvre mère
 Se lamentait.

On n'eut qu'une nouvelle
 Du pauvre Arthur.
 Il était mort loin d'elle,
 C'était bien sûr. . . .

Après douleur amère,
 Six mois durant,
 Mourut la pauvre mère, 5
 Toujours pleurant.

Et sur elle la bière
 Se renferma,
 Et puis à la chaumière
 Quelqu'un frappa. . .

Bel officier de guerre,
 Vaillant houzard,
 Entra dans la chaumière,
 C'était trop tard ! . . .
Edouard Neveu.

77.

Roland.—Chanson.

Le roi des preux, le fier Roland,
 Français, au danger vous appelle ;
 Auprès de son glaive sanglant
 Marche la Victoire fidèle.

Le paladin et les soldats,
 Nobles enfants de la vaillance
 Chantaient, en allant aux combats ;
 "Vive le roi ! vive la France !"

En vain les Maures valeureux
 Opposaient leur triple barrière ! . . .
 Roland s'est élancé sur eux,
 Ils ont tous mordu la poussière.
 "Sont-ils nombreux leurs escadrons ?"
 S'écriait un jeune trompette.
 Roland dit : " Nous les compterons
 Le lendemain de leur défaite."

Et nous qui marchons sur ses pas,
 Nous que la même ardeur anime,
 Français, dans les jours de combats,
 Suivons cet exemple sublime !
 Que son feu brille dans nos cœurs,
 Que la victoire nous devance ;
 Et répétons ces mots vainqueurs :
 "Vive le roi ! vive la France !"

Houdart.

78.

Chanson.

Si vous croyez qui je vais dire,
 Qui j'ose aimer,
 Je ne saurais pour un empire,
 Vous la nommer,
 Nous allons chanter à la ronde,
 Si vous voulez,
 Que je l'adore et qu'elle est blonde
 Comme les blés.
 Je fais ce que sa fantaisie
 Veut m'ordonner,
 Et je puis, s'il lui faut ma vie
 La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée,
 Nous fait souffrir,
 J'en porte l'âme déchirée
 Jusqu'à mourir !
 Mais j'aime trop pour que je die
 Qui j'ose aimer,
 Et je veux mourir pour ma mie
 Sans la nommer.

6

Alfred de Musset.

79.

Chanson.

Laisse-moi parsemer de roses
 La tendre mousse où tu t'assieds,
 Et près du lit où tu reposes
 Laisse-moi m'asseoir à tes pieds.
 Heureux le gazon que tu foules,
 Et le bouton dont tu dérroules
 Sous tes doigts les fraîches couleurs !
 Heureuses ces coupes vermeilles
 Que pressent tes lèvres, pareilles,
 À l'abeille amante des fleurs !

Souviens-toi de l'heure bénie,
 Où les dieux, d'une tendre main,
 Te répandirent sur ma vie,
 Comme l'ombre sur le chemin.
 Depuis cette heure fortunée,
 Ma vie, à ta vie en chaînée,
 Qui s'écoule comme un seul jour,
 Est une coupe toujours pleine,
 Où mes lèvres à longue haleine,
 Puisent l'innocence et l'amour.

Victor Hugo.

80.

L'Amant a qui la Mort a Enlevé Sa Maîtresse.

Tout se tait, tout est calme et dans l'air et sur l'onde,
L'on n'entend que le bruit des ailes du zéphyr :
Tout dort autour de moi dans une paix profonde ;
Moi seul je veille pour souffrir.

Déjà vers l'orient, sur un char de lumière,
L'aurore à l'univers annonce un jour nouveau ;
Ce jour est un bienfait pour la nature entière ;
Pour moi seul il est un fardeau.

Sous le poids des chagrins je sens que je succombe,
Nisida, cher objet d'amour et de douleur,
Nisida, tu n'es plus : la pierre d'une tombe,
Enferme ton corps et mon cœur.

81.

La Revanche.

Le soleil du matin brille sur la prairie,
Il brille, et ses rayons, trompeurs comme l'espoir,
Recueillent les vapeurs dont se forme la pluie
Qui tombera ce soir.

Le soleil du bonheur, dont la lumière pure,
Un moment, quelquefois, vient réjouir nos cœurs,
Prépare seulement pour une heure future
Des regrets et des pleurs.

82.

La Chapelle.—L'hymne des Morts.

Là haut la chapelle domine,
Silencieuse, le vallon ;

Là bas au pied de la colline,
Le pâtre chante sa chanson.

Mais tout à coup la cloche tinte,
Des morts, voici le chant plaintif ;
La voix joyeuse s'est éteinte,
Le pâtre écoute tout pensif.

Ceux qui chantaient dans la campagne,
C'est là haut leur dernier séjour.
Berger, pour toi, sur la montagne,
On doit aussi chanter un jour.

83.

Chanson.

Voilà ton ciel oh mon étoile !
Soulève, oh ! soulève ce voile ;
Eclaire la nuit de ces lieux ;
Parle, chante, rêve, soupire,
Pourvu que mon regard attire
Un regard errant de tes yeux.

84.

A L'hirondelle.

Que tardes-tu chère hirondelle	7
A revenir	
Toi des oiseaux le plus fidèle	
Au souvenir.	
Avril promène encor la nue	
Sur les hameaux	
Du pauvre hélas ! ta bienvenue	
Suspend les maux.	
Il se plaint : il t'appelle, arrive,	
Qui te retient	8
De toi bien souvent sur la rive	
Il s'entretient.	

Ah ! c'est que pendant ton absence
 Les longs frimas
 Lui font bien dure l'existence
 Dans ces climats.
 Plus rien aux champs plus rien sur l'arbre,
 Le vent du nord
 Durcit les flots comme du marbre,
 Tout semble mort.
 A ton retour il croit renaître
 Il te bénit
 L'espoir s'attache à sa fenêtre
 Avec ton nid.

BERANGER. 1780—1857.

THIS national and patriotic song-writer was born in Paris among the lowest ranks of the bourgeoisie. His songs are full of wit and feeling, strongly flavoured with the spirit and animus of political excitement, which, during the eventful periods of the Republic, the Consulate and Empire, the Restauration, and subsequent Revolution of 1830, would naturally impress so observant and clever an eye-witness as Béranger, living as it were amidst all these changes, and imbued with strongly popular tendencies. Béranger sings of the great Napoleon and his wars with as much pathos and vivacity as if he had been himself a tough old serjeant of the *Vieille Garde*. He revels in the rollicking life of the Parisian students, and other members of the Bohemian persuasion, is the organ of the lower ranks of the people, and frequently the bitter critic of the upper. Except in his purposed imitations of the unlettered, his language and expressions are correct, natural and true, and free alike from all kinds of vulgarity and affectation, though his own education was a scramble, and left entirely to chance. Abandoned by his parents, his grandfather, a poor tailor, and subsequently an aunt, took charge of him. These needy people fortunately had had some instruction themselves, for they pos-

sessed "Télémaque," and some of Racine's and Voltaire's plays, and out of these Béranger was taught to read, which accounts for the familiarity of so low born a person with the classical characters of ancient mythology ; and the fact of his having been for some time a chorister, explains his knowledge and use of the church latin. Béranger laments touchingly and deeply the misfortune of his great hero, Napoleon I., and of his valorous companions and followers, and repudiates in equally cutting terms the cruelly unfair behaviour of the returning Bourbons, surrounded by their hypocritical priesthood, and rife with the abuses of the old régime. Béranger witnessed the disgraceful welcome given in Paris to the allied sovereigns and their armies after Waterloo, and he never forgave the effect it produced. Béranger's songs are the best study which can be made of the real and intrinsic character of the French nation.

85.

Le Vieux Drapeau.

De mes vieux compagnons de gloire
 Je viens de me voir entouré.
 Nos souvenirs m'ont enivré ;
 Le vin m'a rendu la mémoire.
 Fier de mes exploits et des leurs,
 J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
 Quand secoûrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

I

Il est caché sous l'humble paille
 Où je dors pauvre et mutilé,
 Lui, qui, sûr de vaincre, a volé
 Vingt ans de bataille en bataille !
 Chargé de lauriers et de fleurs
 Il brilla sur l'Europe entière.
 Quand secoûrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.
Sur le sein de la liberté,
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

2

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois ;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

3

Las d'errer avec la victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs ;
Déployons-le sur la frontière.
Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

4

Mais il est là près de mes armes ;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière.
Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

86.

www.libtoul.com.cn

Ma Guérison.

- 5
- Après un coup de Romanée, 6
 La douche ayant calmé mes sens,
 J'ai maudit ma muse obstinée
 A railler les hommes puissans (bis). 7
 Un accès pouvait me reprendre ;
 Mais, du topique effet certain !
 J'avais de l'encens à leur vendre
 Après un coup de Chambertin. 8
- Après deux coups de romanée,
 Rougissant de tous mes forfaits,
 Je vois ma chambre environnée
 D'heureux que le pouvoir a faits. 9
 De mes juges l'arrêt suprême
 Touche mon esprit libertin ;
 J'admire Marchargy lui-même
 Après deux coups de chambertin.
- Après trois coups de romanée,
 Je n'aperçois plus d'opresseurs.
 La presse n'est plus enchaînée ;
 Le budget seul a des censeurs.
 La tolérance, par la ville, 10
 Court en habit de sacristain.
 Je vois pratiquer l'Evangile 11
 Après trois coups de chambertin.
- Au dernier coup de romanée,
 Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
 Voit la liberté couronnée
 D'olivier, d'épis et de fleurs.
 Les douces lois sont les plus fortes ;
 L'avenir n'est plus incertain :
 J'entends tomber verrous et portes 12
 Au dernier coup de chambertin.

O chambertin ! ô romanée !
 Avec l'aurore d'un beau jour,
 L'illusion chez vous est née
 De l'espérance et de l'amour (bis).
 Cette fée, aux humains donnée,
 Pour baguette tient du destin
 Tantôt un cep de romanée, 13
 Tantôt un cep de chambertin.

87.

Le Chant du Cosaque.

14

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
 Vole au signal des trompettes du Nord.
 Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
 Prête, sous moi, des ailes à la mort.
 L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle ;
 Mais attends tout du prix de mes exploits.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides,
 La vieille Europe a perdu ses remparts.
 Viens de trésors combler mes mains avides ;
 Viens reposer dans l'asile des arts. 15

Retourne boire à la Seine rebelle,
 Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois. 16
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles, et prêtres ;
 Tous assiégés par des sujets souffrants,
 Nous ont crié : Venez ! soyez nos maîtres :
 Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
 J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
 Humilier et le sceptre et la croix.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
 Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
 Il s'écriait : Mon règne recommence !
 Et de sa hache il montrait l'Occident.
 Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle
 Fils d'Attila j'obéis à sa voix.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
 Tout ce savoir qui ne la défend pas,
 S'engloutira dans les flots de poussière,
 Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
 Efface, efface, en ta course nouvelle,
 Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

88.

Le Violon Brisé.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête :
 Mange malgré mon désespoir.
 Il me reste un gâteau de fête,
 Demain nous aurons du pain noir (bis).

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
 M'ont dit hier dans ce vallon :
 Fais-nous danser ! moi je refuse ;
 L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
 Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !
 Qui fera danser sous l'ombrage ?
 Qui réveillera les Amours ?

Sa corde vivement pressée,
 Dès l'aurore d'un jour bien doux,
 Annonçait à la fiancée
 Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre
Nos danses causaient moins d'effroi ;
La gaité qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi.

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui, jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait ?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré, mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir (bis).

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long !
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon ?

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux ;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire :
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé.

Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour, si je péris :
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.

89.

www.Librerie.com.cn

18

Sorciers, bateleurs, ou filous
 Peste immonde
 D'un ancien monde,
 Sorciers, bateleurs ou filous,
 Gais Bohémiens d'où venez vous ?

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
 L'hirondelle
 D'où vous vient-elle ?
 D'où nous venons ? l'on n'en sait rien
 Où nous irons, le sait-on bien ?

Sans pays, sans prince et sans lois
 Notre vie
 Doit faire envie,
 Sans pays, sans prince. et sans lois,
 L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendans nous naissons,
 Sans église
 Qui nous baptise
 Tous indépendans nous naissons,
 Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
 Dans ce monde
 Où l'erreur abonde
 Nos premiers pas sont dégagés,
 Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple en butte à nos larcins,
 Tout grimoire
 En peut faire accroire
 Au peuple en butte à nos larcins,
 Il faut des sorciers et des saints.

19

Trouvons-nous Plutus en chemin,
 Notre bande
 Gaîment demande.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
 En chantant nous tendons la main.

18

Pauvres oiseaux que Dieu bénit
 De la ville
 Qu'on nous exile ;
 Pauvres oiseaux que Dieu bénit
 Au fond des bois pend notre nid.

Ton œil ne peut se détacher
 Philosophe
 De mince étoffe
 Ton œil ne peut se détacher
 Du vieux coq de ton vieux clocher.

19

Voir c'est avoir. Allons courir !
 Vie errante
 Est chose enivrante.
 Voir c'est avoir. Allons courir ;
 Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
 Qu'il s'agite
 Ou croupisse au gîte
 Mais à l'homme on crie en tout lieu
 " Tu nais, bonjour ; tu meurs, adieu."

20

Quand nous mourons vieux ou bambin
 Homme ou femme
 A Dieu soit notre ame !

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
 On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
 De lois vaines,
 De lourdes chaînes ;

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
 Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais croyez-en notre gaité,
 Noble on prêtre,
 Valet on maître ;
 Mais croyez-en notre gaité,
 Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaité,
 Noble on prêtre,
 Valet on maître ;
 Oui, croyez-en notre gaité,
 Le bonheur, c'est la liberté.

90.

Louis XI.

Heureux villageois, dansons :
 Sautez, fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons,
 Musettes,
 Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
 Louis, dont nous parlons tout bas,
 Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
 S'il peut sourire à nos ébats.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
 Louis se retient prisonnier,
 Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;
 Surtout il craint son héritier.

Voyez d'ici briller cent hallebardes,
 Aux feux d'un soleil pur et doux.
 N'entend on pas le qui vive des gardes,
 Qui se mêle au bruit des verroux ?

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume
 Ce roi peut envier la paix.
 Le voyez-vous comme un pâle fantôme,
 A travers ces barreaux épais?

Dans nos hameaux, quelle image brillante
 Nous nous faisons d'un souverain !
 Quoi ; pour le sceptre une main défaillante !
 Pour la couronne un front chagrin !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne ;
 L'horloge a causé son effroi.
 Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
 Pour un signal de son beffroi.

Mais notre joie, hélas ! le désespère ;
 Il fuit avec son favori.
 Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
 A ses enfans il a souri.

91.

Le Mort Vivant.

“ Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant
 Gaiment m'assiège et derrière et devant
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant.

“ Un sot fait-il sonner son coffre fort
 Priez pour moi ; je suis mort ; je suis mort
 Volnay, pomard, beaune et moulin-à-vent,
 Fait on sonner votre âge en vous servant
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant.

" Des pauvres rois veut ou régler le sort,
 Priez pour moi, je suis mort, je suis mort
 En fait de vin qu'on se montre savant, 22
 Dût-on pousser le sujet trop avant, 23
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant.

" Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
 Priez pour moi, je suis mort, je suis mort,
 Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,
 On trinque assis derrière un paravant, 24
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant.

" De beaux esprits s'annoncent ils d'abord,
 Priez pour moi, je suis mort, je suis mort,
 Mais sans esprit, faut-il mettre en avant,
 De gais couplets qu'on répète en buvant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant ! "

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
 Priez pour moi je suis mort, je suis mort !
 Que l'amitié reclame un cœur fervent,
 Que dans la cave elle fonde un couvent,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Monseigneur entre, et la liberté sort,
 Priez pour moi, je suis mort, je suis mort !
 Mais que Thémire, à table nous trouvant, 25
 Avec l'aï s'égaie en arrivant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

F'aut-il sans boire abandonner ce bord,
 Priez pour moi, je suis mort, je suis mort !
 Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent.
 Le verre en main quand j'implore un bon vent,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant.

S O N G S

www.libtool.com.cn

92.

La Mendicante.—Chanson.

C'est la petite mendicante
Qui vous demande un peu de pain ;
Donnez à la pauvre innocente,
Donnez, donnez, car elle a faim.
Ne rejetez pas ma prière !
Votre cœur vous dira pourquoi :
J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
J'ai faim ! ayez pitié de moi !

N'allez pas croire que j'ignore
Que dans ce monde il faut souffrir ;
Mais je suis si petite encore :
Ah ! ne me laissez pas mourir !
Donnez à la pauvre petite,
Et pour vous comme elle prîra !
Elle a faim, donnez, donnez vite :
Donnez, quelqu'un vous le rendra.

Si ma plainte vous importune
Eh ! bien je vais rire et chanter ;
De l'aspect de mon infortune
Je ne dois pas vous attrister ;
Quand je pleure l'on me rejette,
Chacun me dit : éloigne-toi !
Ecoutez donc ma chansonnette
Je chante, ayez pitié de moi !

93.

Le fil de la Vierge.—Chanson.

Pauvre fil qu'autrefois ma jeune rêverie,
Naïve enfant,
Croyait abandonné par la vierge Marie
Au gré du vent ;

I

Adieu, pauvre fil blanc. Je t'aime . . . Vole encore !
 Mais ne va pas
 T'arrêter au buisson dont l'épine dévore
 Et tend les bras !
 Ne te repose pas quand du haut des tourelles
 Le jour a fui :
 Vole haut, près de Dieu : les seuls amours fidèles
 Sont avec lui.

Maurice Saint Aguet.

94-

La dot d'Auvergne.

5

Pour dot, ma femme a cinq sous
 Moi, quatre, pas davantage
 Pour monter notre ménage,
 Hélas ! comment ferons-nous ?
 Cinq sous ! cinq sous !
 Pour monter notre ménage
 Cinq sous ! cinq sous !
 Femme comment ferons nous ?

Eh bien ! nous achèterons
 Un petit pot pour soupière ;
 Avec la même cuillère
 Tous les deux nous mangerons.

6

Eh bien ! nous vendrons de l'eau
 Que l'on trouve à la rivière,
 Tous deux à la timonière
 Nous trainerons le tonneau.

Puis le dimanche au saint lieu,
 Nous ferons notre prière
 A l'église, sur la pierre,
 Gratis, on peut prier Dieu.

Puis s'il nous vient des enfants
 Quand nous n'aurions que des filles
 Pourvu qu'elles soient gentilles,
 Nous leur dirons à vingt ans.

7

Mes enfants, voilà cinq sous
 Pour monter votre ménage ;
 Avec ça quand on est sage
 Toujours on trouve un époux.

Cinq sous, cinq sous,
 Pour monter votre ménage,
 Cinq sous, cinq sous,
 Allez chercher un époux.

95.

Dunois.—Chanson.

Partant pour la Syrie,	8
Le jeune et beau Dunois	
Venait prier Marie	
De bénir ses exploits.	9
“ Faites, reine immortelle.”	
Lui dit-il en partant,	
“ Que j'aime la plus belle,	
Et sois le plus vaillant.”	

Il trace sur la pierre
 Le serment de l'honneur,
 Et va suivre à la guerre
 Le comte, son seigneur
 Au noble vœu fidèle,
 Il dit en combattant :
 “ Amour à la plus belle
 Honneur au plus vaillant.”

“ On lui doit la victoire,
 Vraiment,” dit le seigneur.
 “ Puisque tu fais ma gloire
 Je ferai ton bonheur.
 De ma fille Isabelle
 Sois l'époux à l'instant,
 Car elle est la plus belle
 Et toi le plus vaillant.”

A l'autel de Marie
 Ils contractent tous deux
 Cette union chérie,
 Qui seule rend heureux.
 Chacun dans la chapelle
 Disait en les voyant :
 " Amour à la plus belle,
 Honneur au plus, vaillant."

Attribué à M. de Laborde.

96.

A la grace de Dieu.—Chanson.

Tu vas quitter notre montagne
 Pour t'en aller bien loin, hélas !
 Et moi ta mère et ta compagne,
 Je ne pourrai guider les pas.
 L'enfant que le ciel vous envoie,
 Vous le gardez, gens de Paris ;
 Nous, pauvres mères de Savoie,
 Nous le chassons loin du pays.

10

En lui disant : Adieu !

A la grace de Dieu !...

Adieu ! à la grace de Dieu !...

Ici commence ton voyage ;
 Si tu n'allais pas revenir !...
 Ta pauvre mère est sans courage
 Pour te quitter, pour te bénir !
 Travaille bien, fais ta prière,
 La prière donne du cœur ;
 Et quelquefois pense à ta mère,
 Cela te portera bonheur !

Va mon enfant, adieu !

A la, etc.

Elle s'en va, douce exilée,
 Gagner son pain sous d'autres cieux ;
 Longtemps, longtemps, dans la vallée,
 Sa mère la suivit des yeux.

Mais lorsque sa douleur amère
 N'eut plus sa fille pour témoin,
 Elle pleura, la pauvre mère !
 Et l'enfant lui disait de loin :
 Ma bonne mère, adieu !
 A la, &c.

G. Lemoine.

97.

La Robe de Constance.—Romance.

Vite, Anna, vite ; au miroir
 Plus vite, Anna. L'heure s'avance,
 Et je vais au bal ce soir
 Chez l'ambassadeur de France,

Y pensez-vous ? ils sont fanés, ces nœuds,
 Ils sont d'hier, mon Dieu, comme tout passe !
 Que du réseau qui retient mes cheveux
 Les glands d'azur retombent avec grace.
 Plus haut ! Plus bas ! Vous ne comprenez rien !
 Que sur mon front ce saphir étincelle :
 Vous me piquez, maladroite. Ah, c'est bien,
 Bien—chère Anna ! Je t'aime, je suis belle.

Celui qu'en vain je voudrais oublier
 (Anna, ma robe) il y sera, j'espère.
 (Ah, fi ! profane, est-ce là mon collier ?
 Quoi ! ces grains d'or bénits par le Saint-Père !)
 Il y sera ; Dieu, s'il pressait ma main,
 En y pensant, à peine je respire :
 Père Anselmo doit m'entendre demain,
 Comment ferai-je, Anna, pour tout lui dire ?

Vite, un coup d'œil au miroir,
 Le dernier.—J'ai l'assurance
 Qu'on va m'adorer ce soir
 Chez l'ambassadeur de France.

Près du foyer, Constance s'admirait.
 Dieu ! sur sa robe il vole une étincelle !
 Au feu. Courez ; Quand l'espoir l'enivrait
 Tout perdre ainsi ! Quoi ! Mourir — et si belle !
 L'horrible feu ronge avec volupté
 Ses bras, son sein, il l'entoure, il s'élève,
 Et sans pitié dévore sa beauté,
 Ses dixhuit ans, hélas, et son doux rêve !

Adieu, bal, plaisir, amour !
 On disait, Pauvre Constance !
 Et, l'on dansait, jusqu'au jour,
 Chez l'ambassadeur de France.

98.

Chanson.

Si vous n'avez rien à me dire,
 Pourquoi venir auprès de moi ?
 Pourquoi me faire ce sourire
 Qui tournerait la tête au roi
 Si vous n'avez rien à me dire,
 Pourquoi venir auprès de moi ?

Si vous n'avez rien à m'apprendre,
 Pourquoi me pressez-vous la main ?
 Sur le rêve angélique et tendre,
 Auquel vous songez en chemin,
 Si vous n'avez rien à m'apprendre,
 Pourquoi me pressez-vous la main ?

Si vous voulez que je m'en aille,
 Pourquoi passez-vous par ici ?
 Lorsque je vous vois, je tressaille :
 C'est ma joie et c'est mon souci.
 Si vous voulez que je m'en aille,
 Pourquoi passez-vous par ici ?

LAMARTINE, 1790—1869.

MONSIEUR DE LAMARTINE, well known as a poet, an historian, a writer of fiction, and a diplomatist, enjoys an European celebrity. He began life during the active and rising times of the Consulate and the Empire, and hated the regime by which France was then governed. His family were royalists, so he avoided the movement and devoted his youth to study, spending much of his time in Italy. At the Restoration Lamartine became noticed, and obtained diplomatic appointments abroad. After 1830, he was frequently a member of the Legislature, and in various crises figured as a leading character, in all cases, however bearing the marks of the man of genius and imagination, for it is, indeed, far more as the poet and writer that Monsieur de Lamartine is known than as the politician; his contemplative mind soaring in lofty spheres, viewing men in the abstract rather unfitted him for practical purposes. Some of his best known works are "Les Girondins," "La Restauration," "Genevieve," "Graziella," "La Chute d'un ange," "Jocelyn," volumes of meditations, "Harmonies Poétiques," and a great number of biographies.

Le Vallon.

99.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée ;
Du flanc de ses côteaUX pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure,
 Tracent en serpentant les contours du vallon ;
 Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
 Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
 Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
 Mais leur onde est limpide et mon âme troublée
 N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

100.

Élégie.

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie ;
 Des rapides printemps respire au moins les fleurs ;
 Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs ;
 Aimons-nous sans mesure : ô mon unique amie.
 Quand le nocher battu par les flots irrités
 Voit son fragile esquif menacé du naufrage,
 Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés,
 Et regrette trop tard les loisirs du rivage.
 Ah ! qu'il voudrait alors, au toit de ses aïeux
 Près des objets chéris présents à sa mémoire,
 Coulant des jours obscurs sans périls et sans gloire,
 N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux,
 Ainsi l'homme courbé sous le poids des années,
 Pleure son doux printemps qui ne peut revenir.
 Ah ! rendez-moi dit-il ces heures profanées !
 O dieux ! dans leur saison j'oubliai d'en jouir.
 Il dit, la mort répond ; et ces dieux qu'il implore,
 Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,
 Ne lui permettent pas de se baisser encore,
 Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

101.

Tout se détruit ici Bas.

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature ?
 La terre perd ses fruits, les forêts leur parure,

Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers :
 Par un souffle des vents la prairie est fanée,
 Et le char de l'automne au penchant de l'année,
 Roule déjà poussé par la main des hivers !
 Comme un géant armé d'un glaive inévitable,
 Atteignant au hasard tous les êtres divers,
 Le Temps avec la mort, d'un vol infatigable,
 Renouvelle en fuyant ce mobile univers !
 Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne,
 Tel un rapide été voit tomber sa couronne
 Dans la corbeille des glaneurs :
 Tel un pampre jauni, voit la féconde automne
 Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs.
 Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie,
 Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté :
 Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,
 Ainsi vous tomberez, si la main du génie
 Ne vous rend l'immortalité !

102.

Le Lac.

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages.
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges,
 Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac l'année à peine a fini sa carrière,
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir.
 Regarde ! je viens seul, m'asseoir sur cette pierre,
 Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes,
 Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence,
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
 Les flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre,
 Du rivage charmé frappèrent les échos :
 Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
 Laisa tomber ces mots.

103.

“ O temps, suspends ton vol et vous, heures propices,
 Suspendez votre cours,
 Laissez-nous savourer les rapides délices,
 Des plus beaux de nos jours.”

Assez de malheureux ici-bas vous implorent
 “ Coulez, coulez pour eux ;
 Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
 Oubliez les heureux.

“ Mais je demande en vain quelques moments encore,
 Le temps m'échappe et fuit ;
 Je dis à cette nuit : sois plus lente ; et l'aurore
 Va dissiper la nuit.

“ Aimons donc, aimons donc ; de l'heure fugitive,
 Hâtons-nous, jouissons !
 L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive
 Il coule et nous passons !”

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse.
 Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
 S'envolent loin de nous de la même vitesse
 Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
 Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
 Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
 Ne vous les rendra plus ?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
 Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
 Parlez, nous rendrez-vous ces extases sublimes
 Que vous nous ravissez.

104.

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure,
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
 Gardez de cette nuit, gardez belle nature,
 Au moins le souvenir.

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
 Beau lac, et dans l'aspect de tes rians côteaux,
 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
 Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe
 Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
 Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
 De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
 Que les parfums légers de ton air embaumé,
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire
 Tout dise : ils ont aimé.

105.

Bonaparte.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure,
 Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
 Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
 Comme l'aigle régna dans un ciel solitaire,
 Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
 Et des serres pour l'embrasser.

S'élançer d'un seul bond au char de la victoire,
 Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire ;
 Fouler d'un même pied des tribuns et des rois ;
 Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
 Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne,
 Un peuple échappé de ses lois.

I

Etre d'un siècle, entier la pensée et la vie ;
 Emousser le poignard, décourager l'envie,
 Ebranler, raffermir l'univers incertain ;
 Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde,
 Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
 Quel rêve . . . et ce fut ton destin! . . .

Tu tombas cependant de ce sublime faite :
 Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
 Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
 Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
 Pour dernière faveur t'accorda cet espace,
 Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
 Lorsque le souvenir de ta grandeur passée,
 Venait, comme un remords l'assaillir loin du bruit,
 Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
 Sur ton front chauve et nu que la pensée incline,
 L'horreur passait comme la nuit ?

106.

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde,
 Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
 Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours.
 Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
 Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
 Tu rappelaï tes anciens jours.

7

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes,
 Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes :
 Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux ;
 Et d'un reflet de gloire éclairant ton visage
 Chaque flot t'apportait une brillante image,
 Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre,
 Là, du désert sacré tu réveillais la poudre,
 Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain :
 Là, tes pas abaissaient une cime escarpée ;
 Là, tu changeais en sceptre une invincible épée,
 Ici . . . mais quel effroi soudain.

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
 D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?
 Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé,
 Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
 Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?
 Mais la gloire a tout effacé.

107.

La gloire efface tout . . . tout excepté le crime !
 Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
 Un jeune homme un héros d'un sang pur inondé,
 Le flot qui l'apportait passait, passait sous cesse ;
 Et toujours, en passant la vague vengeresse,
 Lui jetait le nom de Condé. 2

Comme pour effacer une tache livide,
 On voyait sur son front passer sa main rapide ;
 Mais la trace du sang sous son doigt renaissait :
 Et comme un sceau frappé par une main suprême,
 La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
 Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran que ta gloire ternie,
 Fera par ton forfait douter de ton génie ; 3
 Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
 Et que ton nom, jouet d'un éternel orage, 4
 Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
 Entre Marius et César.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire.
 Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
 Et dort sur sa faucille avant d'être payé,
 Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse, 5
 Et tu fus demander récompense ou justice,
 Au Dieu qui t'avait envoyé.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
 Devant l'éternité seul avec son génie,
 Son regard vers le ciel parut se soulever :
 Le signe rédempteur toucha son front farouche
 Et même on entendit commencer sur sa bouche,
 Un nom . . . qu'il n'osait achever.

108.

Achève . . . c'est le Dieu qui règne, et qui couronne,
 C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne.
 Pour les héros et nous il a des poids divers.
 Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre,
 L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre
 L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
 Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
 Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
 Qui peut sonder, Seigneur ta clémence infinie ?
 Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie,
 N'est pas une de vos vertus ?

VICTOR HUGO.

A LIVING poet and dramatic author, the chief advocate and oracle of the romantic school in France, the author of several political and social prose romances of deeply-interesting but over-imaginative character. M. Victor Hugo is the unmitigated foe to prejudice, falsehood, and injustice ; the reprover of oppression, tyranny, and vice ; the champion of human virtues in whatever shape, or class of society, and of all ill-used sufferers. M. Victor Hugo loudly deprecates routine, whilst all young things and youthful people find immense favour in his eyes. His fondness for children seems unbounded.

109.

Melancholia.

Ecoutez. Une femme au profil décharné,
Maigre, blême, portant un enfant étonné
Est là qui se lamente au milieu de la rue.
La foule, pour l'entendre, autour d'elle se rue.
Elle accuse quelqu'un, une autre femme, ou bien
Son mari. Ses enfants ont faim. Elle n'a rien ;
Pas d'argent ; pas de pain ; à peine un lit de paille.
L'homme est au cabaret pendant qu'elle travaille.
Elle pleure et s'en va. Quand ce spectre a passé,
O penseurs, au milieu de ce groupe amassé,
Qui vient de voir le fond d'un cœur qui se déchire,
Qu'entendez-vous toujours ? Un long éclat de rire.

Un homme s'est fait riche en vendant à faux poids ;
La loi le fait juré. L'hiver, dans les temps froids, I
Un pauvre a pris un pain pour nourrir sa famille.
Regardez cette salle où le peuple fourmille ;
Ce riche y vient juger ce pauvre. Ecoutez bien.
C'est juste, puisque l'un a tout et l'autre rien.
Ce juge,—ce marchand,—fâché de perdre une heure,
Jette un regard distrait sur cet homme qui pleure,

L'envoie au baigne et part pour sa maison des champs. 2
 Tous s'en vont en disant : "C'est bien !" bons et méchants ;
 Et rien ne reste là qu'un Christ pensif et pâle,
 Levant les bras au ciel dans le fond de la salle. 3

110.

Rayon.

Dieu, qui sourit et qui donne,
 Et qui vient vers qui l'attend,
 Pourvu que vous soyez bonne,
 Sera content.

Le monde où tout étincelle,
 Mais où rien n'est enflammé,
 Pourvu que vous soyez belle,
 Sera charmé.

Mon cœur, dans l'ombre amoureuse
 Où l'enivrent deux beaux yeux,
 Pourvu que tu sois heureuse,
 Sera joyeux.

111.

Guitare.

Gastibelza, l'homme à la carabine, 4
 Chantait ainsi :
 " Quelqu'un a-t-il connu doña Sabine,
 Quelqu'un d'ici ?
 Dansez, chantez, villageois ! la nuit gagne
 Le mont Falù.*
 — Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.
 " Quelqu'un de vous a-t-il connu Sabine,
 Ma señora ?
 Sa mère était la vieille Maugrabine
 D'Antequera,

* *Le mont Falù.* Prononcez *mont Falou.*

Qui chaque nuit criait dans la Tour-Magne
 Comme un hibou... —
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.

“ Dansez, chantez ! Des biens que l'heure env
 Il faut user.
 Elle était jeune, et son œil plein de joie
 Faisait penser. —
 A ce vieillard qu'un enfant accompagne
 Jetez un sou !... —
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.

“ Vraiment la reine eût près d'elle été laide
 Quand, vers le soir,
 Elle passait sur le pont de Tolède
 En corset noir.
 Un chapelet du temps de Charlemagne
 Ornait son cou... —
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.

“ Le roi disait, en la voyant si belle,
 A son neveu :
 “ — Pour un baiser, pour un sourire d'elle,
 “ Pour un cheveu,
 “ Infant don Ruy, je donnerais l'Espagne
 “ Et le Pérou ! ” —
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.

“ Je ne sais pas si j'aimais cette dame,
 Mais je sais bien
 Que, pour avoir un regard de son âme,
 Moi, pauvre chien,
 J'aurais gaiement passé dix ans au baigne
 Sous le verrou... —
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.

“ Un jour d'été que tout était lumière,
Vie et douceur,
Elle s'en vint jouer dans la rivière
Avec sa sœur ;
Je vis le pied de sa jeune compagne
Et son genou...—
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

“ Quand je voyais cette enfant, moi, le pâtre
De ce canton,
Je croyais voir la belle Cléopâtre,
Qui, nous dit-on,
Menait César, empereur d'Allemagne,
Par le licou...—
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

“ Dansez, chantez, villageois, la nuit tombe !
Sabine un jour
A tout vendu, sa beauté de colombe
Et son amour,
Pour l'anneau d'or du comte de Saldagne ;
Pour un bijou...—
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

“ Sur ce vieux banc souffrez que je m'appuie,
Car je suis las.
Avec ce comte elle s'est donc enfuie !
Enfuie, hélas !
Par le chemin qui va vers la Cerdagne,
Je ne sais où...
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

“ Je la voyais passer de ma demeure,
Et c'était tout.
Mais à présent je m'ennuie à toute heure,
Plein de dégoût,

VICTOR HUGO.

Rêveur oisif, l'âme dans la campagne,
La dague au clou...—
Le vent qui vient à travers la montagne
M'a rendu fou !”

112.

Autre Guitare.

Comment disaient-ils
Avec nos nacelles,
Fuir les alguazils ?
—Ramez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,
Oublier querelles,
Misère et périls ?
—Dormez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,
Enchanter les belles
Sans philtres subtils ?
—Aimez disaient-elles.

113.

Nocturne.

Au soleil couchant
Toi qui vas cherchant
Fortune
Prends garde de choir ;
La terre le soir,
Est brune.

L'océan trompeur
Couvre de vapeur
La dune
Vois : à l'horizon
Aucune maison
Aucune !

Maint voleur te suit ;
 La chose est, la nuit,
 Commune
 Les dames des bois
 Nous gardent parfois
 Rancune.

Elles vont errer
 Crains d'en rencontrer
 Quelqu'une
 Les lutins de l'air
 Vont danser au clair
 De lune.

114.

*Attente.**Esperada, Desperada.*

Monte, écureuil, monte au grand chêne,
 Sur la branche des cieus prochaine,
 Qui plie et tremble comme un jonc.
 Cigogne, aux vieilles tours fidèle,
 O ! vole ! et monte à tire-d'aile
 De l'église à la citadelle,
 Du haut clocher au grand donjon.
 Vieux aigle, monte de ton aire
 A la montagne centenaire
 Que blanchit l'hiver éternel ;
 Et toi qu'en ta couche inquiète
 Jamais l'aube ne vit muette ;
 Monte, monte, vive alouette
 Vive alouette, monte au ciel.
 Et maintenant, du haut de l'arbre,
 Des flèches de la tour de marbre,
 Du grand mont, du ciel enflammé,
 A l'horizon, parmi la brume,
 Voyez-vous flotter une plume,
 Et courir un cheval qui fume
 Et revenir mon bien-aimé ?

5

Orientales.

115.

www.libtool.com.cn
Le Chant du Cirque.

César, empereur magnanime,
 Le monde, à te plaire unanime,
 A tes fêtes doit concourir !
 Eternel héritier d'Auguste,
 Salut, prince immortel et juste,
 César ! sois salué par ceux qui vout mourir

Seul entre tous les rois, César aux dieux de Rome
 Peut en libations offrir le sang de l'homme.
 A nos solennités nous invitons la Mort.
 De monstres par nos jeux, nous dépeuplons le monde,
 Nous mêlons dans le cirque, où fume un sang immonde,
 Les tigres d'Hyrkanie aux barbares du Nord.

Des colosses d'airain, des vases de porphyre
 Des ancres, des drapeaux que gonfle le zéphire,
 Parent du champ fatal les murs éblouissants ;
 Les parfums chargent l'air d'un odorant nuage
 Car le peuple romain aime que le carnage
 Exhale ses vapeurs parmi les flots d'encens.

Des portes tout à coup les gonds d'acier gémissent
 La foule entre en froissant les grilles qui frémissent
 Les panthères dans l'ombre ont tressailli d'effroi
 Et poussant mille cris qu'un long bruit accompagne,
 Comme un fleuve épandu de montagne en montagne,
 De degrés en degrés roule le peuple-roi.

Les deux chaises d'ivoire ont reçu les Ediles
 L'hippopotame informe et les noirs crocodiles
 Nagent autour du cirque et un large canal ;
 Dans leurs cages de fer les cinq cent lions grondent !
 Les Vestales en chœur, dont les chants se répondent.
 Apportent l'autel chaste, et le feu virginal.

On voile de cyprès l'autel des Suppliants, 6
 A travers leur cortège et de rois et d'esclaves,
 Les Sénateurs, vêtus d'augustes laticlaves,
 Dans la foule, de loin, comptent tous leurs clients.

Chaque vierge est assise auprès d'une matrone.
 A la voix des tribuns on voit autour du trône
 Les soldats du Prétoire en cercle se ranger ;
 Les prêtres de Cybèle entonnent la louange : 7
 Et, sur de vils tréteaux, les histrions du Gange
 Chantent, en attendant ceux qui vont s'égorger.

Les voilà ! Tout le peuple applaudit et menace
 Ces captifs, que César d'un bras puissant ramasse
 Des temples de Manès aux antres d'Irmensul. 8
 Ils entrent tour à tour, et le licteur les nomme ;
 Vil troupeau, que la Mort garde aux plaisirs de Rome
 Et que d'un fer brûlant a marqué le Consul.

Ou découvre en leurs rangs a leur tête penchée,
 Des Juifs, traînant partout une houte cachée :
 Plus loin, d'altiers Gaulois que nul péril n'abat ;
 Et d'infâmes Chrétiens, qui depouillés d'armures
 Refusant aux bourreaux leurs chants où leurs murmures
 Vout souffrir sans orgueil, et mourir sans combat.

Bientôt, quand rugiront les bêtes échappées, 9
 Les murs, tout hérissés de piques et d'épées
 Livreront cette proie entière à leur fureur—
 Du trône de César la pourpre orne le faite,
 Afin qu'un jour plus doux, durant l'ardente fête,
 Flatte les yeux divins du clément Empereur.

César, empereur magnanime,
 Le monde, à te plaire unanime.
 A tes fêtes doit concourir !
 Éternel héritier d'Auguste.
 Salut ! prince immortel et juste,
 César, sois salué par ceux qui vout mourir.

ALFRED DE MUSSET, 1810—1857.

A POET of the extreme romantic school in France, who died early after a somewhat reckless and dissipated existence, the author of "Les Mémoires d'un Enfant du Siècle," and of a collection of short prose stories. Alfred de Musset was a better poet than prose author; the volumes of plays and poems which he has left are beautifully free and unrestrained, and full of exciting interest. They are highly cultivated specimens of the Bohemian school, disclosing occasionally the effects of Shakesperian and Byronic influences.

116.

En Nature.

Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère,
 En la suivant des yeux s'avance au bord du nid,
 Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre,
 Ét sauter dans le ciel déployé devant lui ?
 Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle ?
 Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile ;
 Il sait qu'il est aiglon ;—le vent passe, il le suit.

Il naît sous le soleil des âmes dégradées, I
 Comme il naît des chacals, des chiens et des serpents,
 Qui meurent dans la fange où leurs mères sont nées,
 Le ventre tout gonflé de leurs œufs malfaisants.
 La nature a besoin de leurs sales lignées
 Pour engraisser la terre autour de ses tombeaux,
 Chercher ses diamants, et nourrir ses corbeaux.
 Mais quand elle pétrit ses nobles créatures,
 Elle qui voit là-haut comme on vit ici-bas,
 Elle sait des secrets qui les font assez pures
 Pour que le monde entier ne les lui souille pas.
 Le moule en est d'airain, si l'espèce en est rare ;
 Elle peut les plonger dans ses plus noirs marais,
 Elle sait ce que vaut son marbre de Carrare,
 Et que les eaux du ciel ne l'entament jamais.

Ils parlent rarement,—ils sont assis par terre,
 Nus ou déguenillés, le front sur une pierre,
 N'ayant ni sou ni poche, et ne pensant à rien.
 Ne les réveille pas ; ils t'appelleraient chien.
 Ne les écrase pas ; ils te laisseraient faire.
 Ne les méprise pas ; car ils te valent bien.

C'est le point capital du mahométanisme
 De mettre le bonheur dans la stupidité.
 Que n'en est-il ainsi dans le christianisme ! 4
 J'en citerais plus d'un qui l'aurait mérité,
 Et qui mourrait heureux sans s'en être douté ! 5
 Diable ! j'ai du malheur,—encor un barbarisme.

On dit mahométisme, et j'en suis bien fâché.
 Il fallait me lever pour prendre un dictionnaire,
 Et j'avais fait mon vers avant d'avoir cherché.
 Je me suis retourné,—ma plume était par terre.
 J'avais marché dessus,—j'ai soufflé de colère
 Ma bougie et ma verve, et je me suis couché.

118.

Le Poète Malheureux en Amour parle avec sa Muse.

Quand j'ai passé par la prairie
 J'ai vu ce voir dans le sentier,
 Une fleur tremblante et flétrie,
 Un bourgeon vert à coté d'elle
 Se balançait sur l'arbrisseau ;
 J'y vis poindre une fleur nouvelle ;
 La plus jeune était la plus belle.
 L'homme est ainsi, toujours nouveau.

Quand j'ai traversé la vallée
 Un oiseau chantait sur son nid ;
 Les petits, sa jeune couvée
 Venaient de mourir dans la nuit.
 O ma muse ne pleure pas !
 A qui perd tout Dieu reste encore 6
 Là haut Dieu l'espoir ici bas.

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
 Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid ;
 Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore,
 Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
 S'incline sans murmure et tombe avec la nuit ;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
 On entend le bois mort craquer dans le sentier,
 Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,
 L'homme n'a dû trouver de science qui dure,
 Que de marcher toujours, et toujours oublier ;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière;
 Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain ;
 Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre ; 7
 Puisque sur une tombe ou voit sortir de terre
 Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain. 8

O Muse ! que m'importe ou la mort ou la vie ?
 J'aime, et je veux pâlir ; j'aime, et je veux souffrir,
 J'aime, et pour un baiser je donne mon génie ;
 J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
 Ruisseller une source impossible à tarir.

J'aime, et Je veux chanter la joie et la paresse,
 Ma folle expérience et mes soucis d'un jour
 Et je veux raconter et répéter sans cesse
 Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse
 J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve.
 Je n'en puis comparer le lointain souvenir
 Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève
 Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

LA MUSE.

Qu'aviez-vous donc o mon poète,
 Et quelle est la peine secrète

~~LA VIE DE LA VIE~~

~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~

~~LA VIE DE LA VIE~~

~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~

~~LA VIE DE LA VIE~~

~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~

~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~

~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~

~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~
~~LA VIE DE LA VIE~~

Les roses pour leur besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin de pleurs.
La vie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.

NADAUD,

A LIVING poet, born at Roubaix in 1820, was intended by his father for business, but gave up trade for the Muses, greatly to the benefit of society able to enjoy, owing to this change, a delightful volume of very clever songs.

119.

Les Voix de la Nuit,

La nuit était calme et sereine ;
 Paris retenant son haleine,
 Se reposait silencieux,
 J'ouvris ma fenêtre batarde
 Et des hauteurs de ma mansarde
 Au hasard j'abaissai mes yeux.
 Les toits voisins, dans la pénombre
 Coupaient leur silhouette sombre
 En angles noirs sur un fond gris
 De loin en loin quelques lumières
 Dénonçaient des mains ouvrières
 Ou de romanesques esprits.
 Et du milieu de ce silence,
 Je crus entendre un chœur immense
 Qui vers le ciel montait sans bruit ;
 Et, j'écoutai durant une heure
 S'élevant de chaque demeure,
 Les voix confuses de la nuit.
 C'était la plainte universelle
 L'espérance toujours nouvelle
 De la souffrante humanité.
 Car dans leurs veilles ou leurs rêves
 Les esprits humains n'ont de trêves
 Qu'au dehors de la vérité.
 D'une étroite et basse fenêtre
 Sortait un soupir, et peut être
 Un blasphème.....N'écoutons pas !
 Puis, " La richesse ! la richesse !"
 Disait-on " Elle fuit sans cesse,
 Et je suis toujours sur ses pas !"

Là sur sa couche maladive
 Un vieillard disait : " Que je vive !
 Et je ne demande plus rien ! "
 " Mon Dieu donnez-moi la puissance
 Le peuple en sa reconnaissance,
 Dira votre nom et le mien ! "

Un artiste criait : " La gloire !
 Dieu, faites vivre ma mémoire ! "
 Et confondez tous mes rivaux.
 " Ah ! l'ennui consume ma vie ;
 Il faut à ma coupe assouvie
 Des vins et des plaisirs nouveaux.

Une pure image de femme
 A pris le chemin de mon âme : "
 Disaient des cœurs adolescents.
 " Mon Dieu qu'il fasse beau Dimanche !
 Je dois mettre ma robe blanche : "
 Chantait un souci de quinze ans.

Ainsi chaque voix douce on triste
 Avait sa prière égoïste.
 Et demandait à Dieu toujours
 D'oublier la douleur commune
 Pour s'occuper de sa fortune,
 De sa gloire ou de ses amours.

Et pas une action de grâces
 Ne s'élevait dans les espaces
 Libre de terrestre souci ;
 Pas une voix reconnaissante
 Ne bénissait l'heure présente
 Pour aller dire à Dieu, " Merci ! "

La nuit était calme et sereine
 Paris, retenant son haleine
 Se reposait silencieux,
 Et dans ma rêverie austère,
 Détachant mes yeux de la terre
 Je les élevai vers les cieux !

120.

Notice in this song the mock-classical tone of poetic imagery given by French authors to their soldiers—see Béranger. Soldiers are the pets of certain authors, who always invest them with the characteristics of intelligence, simplicity, and classicism. The sergeant has a dignified way of talking, even of his merry sweetheart, and the private responds in disciplined simplicity to his superior, still mindful of his position when he awakes, and responds to the sergeant's snoring.

Les Deux Gendarmes.

Deux gendarmes, un beau Dimanche;	
Chevauchaient le long d'un sentier ;	3
L'un portait la sardine blanche,	4
L'autre, le jaune baudrier.	5
Le premier dit d'un ton sonore ;	
“ Le temps est beau pour la saison	
Brigadier, répondit Pandore,	6
Brigadier, vous avez raison.	
Phébus, au bout de sa carrière,	
Put encor les apercevoir ;	
Le brigadier, de sa voix fière,	
Troubla le silence du soir :	
“ Vois, dit-il, le soleil qui dore	
Les nuages à l'horizon.	
—Brigadier, répondit Pandore,	
Brigadier, vous avez raison.	
—Ah ! c'est un métier difficile :	
Garantir la propriété ;	
Défendre les champs et la ville	
Du vol et de l'iniquité ;	
Pourtant, l'épouse qui m'adore	
Repose seule à la maison.	
—Brigadier, répondit Pandore,	
Brigadier, vous avez raison.	

Il me souvient de ma jeunesse ;
 Le temps passé ne revient pas. . . .
 J'avais une folle maîtresse
 Pleine de mérite et d'appas.
 Mais le cœur . . . (pourquoi je l'ignore.)
 Aime à changer de garnison.
 —Brigadier, répondit Pandore,
 Brigadier, vous avez raison.

—La gloire, c'est une couronne
 Faite de rose et de laurier ;
 J'ai servi Vénus et Bellone :
 Je suis époux et brigadier.
 Mais je poursuis ce météore,
 Qui vers Colchos guidait Jason. . . .
 —Brigadier, répondit Pandore,
 Brigadier, vous avez raison.

7

Puis, ils rêvèrent en silence ;
 On n'entendait plus que le pas
 Des chevaux marchant en cadence,
 Le brigadier ne parlait pas.
 Mais, quand revint la pâle aurore,
 On entendit un vague son,
 “ Brigadier, répondit Pandore,
 Brigadier, vous avez raison.”

121.

Chauvin.

Lorsque Chauvin se met à boire,
 Il raconte tous ses hauts faits :
 Et quand il parle de sa gloire,
 De boire il ne cesse jamais.
 Près du héros octogénaire,
 Les jeunes gens viennent s'asseoir.
 —Allons, Chauvin, encore un verre !
 Ta femme te battra ce soir.

La victoire oubliait nos armes ;
 Il a bien fallu l'oublier.
 Chauvin a dévoré ses larmes
 Sous la blouse de l'ouvrier.
 Mais il est toujours militaire ;
 Le vin lui rend le souvenir. . . .
 — Allons, Chauvin, encore un verre,
 Et tes beaux jours vont revenir.

“ J'ai salué dans la campagne.
 Les nations à leur réveil ;
 J'ai vu le Rhin et l'Allemagne, 9
 Puis Austerlitz et son soleil ; 10
 Puis le Kremlin et sa poussière, 11
 Puis, après tant d'exploits. . . ” Eh bien !
 Eh bien, Chauvin, encore un verre,
 Et puis tu ne verras plus rien.

Mais, comme son maître indomptable
 Chauvin est victime du sort ;
 Chauvin est tombé sous la table,
 En s'écriant : “ Il n'est pas mort ! ”
 — Chauvin, restons couchés par terre,
 Unis en nous serrant la main ;
 Allons, Chauvin, encore un verre ;
 Ta femme te battra demain.

EPIGRAMS AND FRAGMENTS.

www.lib122.com.cn

Le Rondeau.

Ma foi c'est fait de moi, car Isabeau. 1
A voulu que je lui fasse un rondeau.
Cela me met en une peine extrême :
Quoi ! treize vers : huit en eau cinq en ème.
Je lui ferais aussi tôt un bateau ;
En voila cinq pourtant en un monceau,
Faisons-en six en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratagème
Ma foi c'est fait.

Si je pouvais encor de mon cerveau,
Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau,
Mais cependant me voici dans l'onzième. 2
Et si je crois que je fais le douzième.
En voila treize ajustés au niveau.
Ma foi c'est fait.

123.

C'est la règle constante et traditionnelle !
L'homme bon, ici bas, est la dupe éternelle, 3
L'instrument dont on joue en lui donnant le ton,
Le pigeon que l'on plume et l'agneau que l'on tond.
Ce monde, à plus d'égards voulez-vous le contraindre? 4
Oui ? Pour vous faire aimer, sâchez vous faire craindre
Dès lors on vous ménage, et tout vous est permis,
Les méchants, ont toujours le lâches pour amis.

124.

Un certain grec disait à l'Empereur Auguste,
Comme un enseignement utile autant que juste,
Que lorsqu'un accident en colère nous met,
Nous devons avant tout dire notre alphabet,
Afin que dans le temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.

125.

Ah qu'avec peu d'effet on entend la raison. 5
 Quand le cœur est atteint d'un aimable poison !
 Et lorsque le malade aime sa maladie,
 Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie ! 6

126.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse.
 Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse.
 Toujours quelques soucis en ces événements,
 Troublent la pureté de nos contentements.

127.

Le temps assez souvent a rendu légitime,
 Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime. 7

128.

Amy, je vois beaucoup de bien, 8
 Dans la party qu'on me propose ;
 Mais toutes fois ne pressons rien,
 Prendre femme est estrange chose, 9
 Il y faut penser mûrement,
 Sages gens en qui je me fie,
 M'ont dit que c'est fait prudemment, 10
 Que d'y songer toute sa vie. 11

129.

Il est vrai que j'aime en deux lieux,
 Cet aveu vous offense ?
 J'aime votre bouche et vos yeux,
 C'est là mon inconstance.

130.

L'ignorance.

L'ignorance toujours est prête à s'admirer,
 Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;
 Qu'ils soient de vos écrits les confidants sincères,
 Et de tous vos défauts les zélés adversaires.

131.

Le Bibliomane.

C'est elle ! Dieu que je suis aise,
 Oui, c'est la bonne édition ;
 Voila bien, pages douze et treize
 Les deux fautes d'impression,
 Qui ne sont pas dans la mauvaise.

132.

L'etymologic.

Alfane vient d'equus sans doute,
 Mais il faut avouer aussi,
 Qu'en venant de là jusqu'ici,
 Il a bien changé de route.

12

133.

La grandeur humaine,
 Est une ombre vaine,
 Qui fuit.
 Une âme inhumaine,
 A perte d'haleine,
 La suit.
 Et pour cette reine,
 Trop souvent se gêne,
 Sans fruit.

134.

Quel est ce monstre que voila ?
 Parmi ces jolis enfants-là.
 Hélas ! madame c'est ma fille,
 Ah ! vraiment elle est bien gentille.

135.

Trop de repos nous engourdit,
 Trop de fracas nous étourdit,
 Trop de froideur est indolence,
 Trop d'activité, turbulence ;
 Trop d'amour trouble la raison,
 Trop de remède est un poison.

CHILDREN'S SONGS.

THIS part of the collection contains several poems of nonsense or rather of disguised sense ; but they make most excellent lessons in spite of their apparent simplicity, from the chance of grammatical constructions being fixed upon the memory by the help of the rhyme. "Malbrough" and "La Palisse" are as popular in France as "John Gilpin" and "The Man of Islington" in England.

136.

L'ange et L'enfant.—Elegie a une Mere

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

" Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi,
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

" Là, jamais entière allégresse :
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leur soupirs.

" La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

“ Eh quoi ! les chagrins les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur !
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur.

“ Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler :
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

“ Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

“ Que les fronts y soient sans nuage
Que rien n'y révèle un tombeau
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau.”

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
Pauvre mère ! ton fils est mort !
Reboul.

137.

Le Savetier et le Financier.

Trop amoureux de la cadence	
Un savetier chantait, et sa folle chanson	
Sciait un homme de finance	1
Qui vivait audessus dans la même maison	2
Il faut qu'un bon savetier	
Save, save, son métier.	3
Le financier lui dit, Grégoire,	
Prenez ces cent écus, gardez-les avec soin.	
Ne les gaspillez pas à boire	
Mais gardez-les pour vous en servir au besoin	
C'était un fin financier	
Fine, fine, finassier.	

Dedans sa cave il les recèle
 Met dessus sa commode et son lit à la fois
 Puis il s'y pose en sentinelle
 Et perd en même temps son bonheur et sa voix.
 Ses amis lui disaient tous
 Qu'ave, qu'ave, qu'avez-vous ?

Au bout de trois mois le pauvre homme
 S'en va trouver celui qu'il ne réveillait plus
 Rendez-moi, dit il, mon bon somme,
 Mais nom d'un p'tit bon homm', reprenez vos écus, 4
 Ceci vous démontre que
 Faut se contenter de peu.

138.

Malbrough.

In this song the learner will notice the number of *e, es, ent*, as clipped and replaced by an apostrophe, an arrangement adopted in many comic songs, like the introduction of *s, t, d, s*, in mock imitation of vulgarisms, to facilitate the verse with regard to the *e*. See the preliminary notice upon French poetry.

Malbrough s'en va-t-en guerre,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Malbrough s'en va-t-en guerre
 Ne sait quand reviendra (ter.)

Il reviendra z' à Pâques
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Il reviendra z' à Pâques
 Ou à la Trinité (ter.)

6

La Trinité se passe
 Mironton, mironton, mirontaine,
 La Trinité se passe
 Malbrough ne revient pas.

Madame à sa tour monte
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Madame à sa tour monte
 Si haut qu'il, peut monter (ter.)

Elle aperçoit son page
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Elle aperçoit son page
 Tout de noir habillé (ter.)

Beau page, ah ! mon beau page,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Beau page, ah ! mon beau page
 Quell' nouvelle apportez (ter) ?

Aux novell's que j'apporte
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Aux novell's que j'apporte
 Vos beaux yeux vont pleurer (ter.)

Quittez vos habits roses
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Quittez vos habits roses
 Et vos satins brochés (ter.)

Monsieur d' Malbrough est mort
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Monsieur d' Malbrough est mort
 Est mort et enterré (ter.)

J'l'ai vu porter en terre
 Mironton, mironton, mirontaine,
 J'l'ai vu porter en terre
 Par quatre z'officiers (ter.)

L'un portait sa cuirasse
 Mironton, mironton, mirontaine,
 L'un portait sa cuirasse
 L'autre son bouclier (ter.)

L'un portait son grand sabre
 Mironton, mironton, mirontaine,
 L'un portait son grand sabre
 L'autre ne portait rien (ter.)

A l'entour de sa tombe
 Mironton, mironton, mirontaine,
 A l'entour de sa tombe
 Romarin l'on planta (ter.)

Sur la plus haute branche
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Sur la plus haute branche
 Le rossignol chanta (ter.)

On vit voler son âme
 Mironton, mironton, mirontaine,
 On vit voler son âme
 Au travers des lauriers (ter.)

Chacun mit ventre à terre
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Chacun mit ventre à terre
 Et puis se releva (ter.)

9

Pour chanter les victoires
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Pour chanter les victoires
 Que Malbrough remporta (ter.)

Le cérémoni' faite
 Mironton, mironton, mirontaine,
 La cérémoni' faite
 Chacun s'en fut coucher.

J' n'en dis pas davantage
 Mironton, mironton, mirontaine,
 J' n'en dis pas davantage
 Car en voilà z'assez.

139.

La Palisse.

Messieurs vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse ?
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance ;
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau,
Qu'il ne se couvrît la tête. 10

Il était affable et doux,
De l'humeur de feu son père,
Et n'entraît guère en courroux
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins
Un doigt tiré de la tonne, 11
Et, mangeant chez ses voisins,
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres,
Et faisait sou mardi gras
Toujours la veille des cendres. 12

Ses valets étaient soigneux
De le servir d'andouillettes,
Et n'oubliaient pas les œufs,
Surtout dans les omelettes.

De l'inventeur du raisin
Il révérait la mémoire ;
Et pour bien goûter le vin
Jugeait qu'il en fallait boire.

Il aimait à prendre l'air
Quand la saison était bonne ;
Et n'attendait pas l'hiver
Pour vendanger en automne.

Il épousa, ce dit-on,
Une vertueuse dame ;
S'il avait vécu garçon
Il n'aurait pas eu de femme.

Il en fut toujours chéri ;
Elle n'était point jalouse ;
Sitôt qu'il fut son mari,
Elle devint son épouse.

D'un air galant et badin,
Il courtoisait sa Caliste,
Sans jamais être chagrin
Qu'au moment qu'il était triste.

Il passa près de huit ans
Avec elle fort à l'aise ;
Il eut jusqu'à huit enfants :
C'était la moitié de seize.

Il brillait comme un soleil ;
Sa chevelure était blonde ;
Il n'eût pas eu son pareil,
S'il eût été seul au monde.

Il eût des talents divers ;
Même on assure une chose
Quand il écrivait en vers,
Qu'il n'écrivait pas en prose.

En matière de rébus,
Il n'avait pas son semblable :
Il eût fait des impromptus,
S'il en eût été capable.

Il savait un triolet
Bien mieux que sa patenôtre ;
Quand il chantait un couplet,
Il n'en chantait pas un autre.

Il expliqua doctement
La physique et la morale :
Il soutint qu'une jument
Est toujours une cavale.

Par un discours sérieux,
Il prouva que la berlue
Et les autres maux des yeux,
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouïe ;
Tout homme qui l'entendit,
N'avait pas perdu l'ouïe.

Par son esprit et son air,
Il s'acquit le don de plaire,
Le roi l'eût fait duc et pair,
S'il avait voulu le faire.

Mieux que tout autre il savait
A la cour jouer son rôle :
Et jamais lorsqu'il buvait,
Ne disait une parole.

Lorsqu'eu sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son temps
De le chercher à la ville.

Un jour il fut assigné
Devant son juge ordinaire,
S'il eût été condamné,
Il eût perdu son affair.

Il voyageait volontiers,
 Courant par tout le royaume,
 Quand il était à Poitiers
 Il n'était pas à Vendôme.

Il se plaisait en bateau,
 Et, soit en paix, soit en guerre,
 Il allait toujours par eau,
 Quand il n'allait pas par terre.

Il fuyait assez l'excès
 Mais dans les cas d'importance,
 Quand il se mettait en frais,
 Il se mettait en dépense. 13

Dans un superbe tournoi,
 Prêt à fournir sa carrière, 14
 Il parut devant le roi :
 Il n'était donc pas derrière.

Monté sur un cheval noir.
 Les dames le reconnurent,
 Et c'est là qu'il se fit voir
 A tous ceux qui l'aperçurent.

Mais bien qu'il fût vigoureux,
 Bien qu'il fit le diable à quatre, 15
 Il ne renversa que ceux
 Qu'il eut l'adresse d'abattre.

Au piquet, par tout pays,
 Il jouait suivant sa pente,
 Il comptait quatre-vingt-dix
 Lorsqu'il faisait un nonante. 16

Il savait les autres jeux
 Qu'on joue à l'académie,
 Et n'était pas malheureux
 Tant qu'il gagnait la partie.

Il choisissait prudemment
De deux choses la meilleure,
Et répétait fréquemment
Ce qu'il disait à toute heure.

Il fut, à la vérité,
Un danseur assez vulgaire ;
Mais il n'eût pas mal chanté,
S'il n'avait voulu se taire.

Il eut la goutte à Paris,
Longtemps cloué sur sa couche,
En y jetant des hauts cris
Il ouvrait bien fort la bouche.

On raconte que jamais
Il ne pouvait se résoudre
A charger ses pistolets
Quand il n'avait pas de poudre.

On ne le vit jamais las,
Ni sujet à la paresse ;
Tandis qu'il ne dormait pas
On tient qu'il veillait sans cesse.

C'était un homme de cœur
Insatiable de gloire ;
Lorsqu'il était le vainqueur,
Il remportait la victoire.

Les places qu'il attaquait,
A peine osaient se défendre ;
Et jamais il ne manquait
Celles qu'on lui voyait prendre.

Un devin, pour deux testons,
Lui dit d'une voix hardie
Qu'il mourrait de là les monts
S'il mourait en Lombardie.

Il y mourut, ce héros,
Personne aujourd'hui n'en doute ;
Sitôt qu'il eut les yeux clos.
Aussitôt il ne vit goutte.

19

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle.
On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie ;
Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie.

Il mourut le vendredi,
Le dernier jour de son âge ;
S'il fut mort le samedi,
Il eut vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux écrits
Qui contiennent son histoire,
Qu'il irait en paradis,
S'il n'était en purgatoire.

FABLES.

www.libtoto.com.cn

140.

Deux coqs étant rivaux se battaient de bon cœur,
Le faucon tout-à-coup vint saisir le vainqueur,
Qui faisait trop de bruit à cause de la gloire,
Et laissa le vaincu jouir de sa victoire,

141.

Une vache raillait avec peu de justice
Un bœuf qu'à la charrue elle voyait tirer.
Mais comme on la menait un jour au sacrifice,
Adieu, lui dit le bœuf, je m'en vais labourer.

142.

Un pilote disait, le vent n'est plus contraire,
Le calme est revenu ; mais il faut s'abstenir
De trop de confiance, et toujours on doit faire,
Comme si la tempête avait à revenir.

143.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et se trainant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas :
Détrompé vers le soir, chercher une retraite ;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite.

NOTES.

4.

- 1 *et Tityre qui soupire*, and the plaintive Tityrus (lit. Tityrus who sighs). Tityrus a sorrowful and melodious shepherd. See the first Eclogue of Virgil.
- 2 *d'ambrosie bien choisie*, with choice ambrosia (the food of the gods).
- 3 *Hébé la nourrit à part*. Hébé (the cupbearer and attendant of the gods, and goddess of youth) feeds her by her self.

5. MADRIGALS.

- 1 *Le Narcisse*—the Flower Narcissus. Narcissus was once a Thespian youth of divine origin and great beauty, who seeing his own image reflected in a fountain, loved it, mistaking it for that of a nymph of the locality, and growing desperate from his vain endeavour to meet her, committed suicide, and was changed into a beautiful flower.

6.

- 2 *en mô séjour*—in my abode for *mon séjour*—the spelling maintained as in the old book from which the extract is taken. See above, *moy mesme* for *moi-même*.

7.

- 3 *autrefois un soleil me fit perdre la vie*. Once a sun cost me my life (caused me to lose my life). Hyacinthus, a very beautiful youth of the mythological period, whom Apollo (the god of the sun) and Zephyrus (the wind god) both loved. He returned the love of Apollo, at which Zephyrus was so jealous, that as Hyacinth and Apollo once played at quoits, Zephyrus

blew a quoit thrown by Apollo against Hyacinth's head and killed him. Apollo was so disconsolate, that he changed his favourite's body into a flower.

www.libtool.com.cn

8. MALHERBE.

- 1 inverted sentence. "Will the sad expressions, *i.e.*, thoughts, which fatherly affection puts into your mind always increase it?"
- 2 "is it a maze in which your bewildered reason has lost itself?"
- 3 notice *avecque* for *avec*. See Introductory Notes on Versification.
- 4 all intreaties are in vain.

10. CORNEILLE.

- 1 the count had grossly insulted Rodrigo's father, a very old man, who being too aged to fight, had been avenged by his youthful son.
- 2 appealed to me while my mind was still all in confusion.
- 3 *abusant*—deceiving their minds.
- 4 *jusques* for *jusque*. See "Introduction."
- 5 *alfanges* is only another word for *cimeterre*, not to be met with elsewhere. Scimitars.

11.

- 6 when matters are settled by the sword—have to be settled by arms, by violence.
- 7 and any one who wishes to do rightly in such times, weighs the means and not the reason.
- 8 selecting between good and bad actions only detroys, etc., etc.

12.

- 9 Camilla, a Roman maiden, sister to young Horatius, who has killed her lover Curiatius in the famous engagement between the three Roman and three Alban champions. As she wept for her lover, her brother savagely upbraided her for not rejoicing in every circumstance beneficial to Rome, at which she explodes in the following speech.

13. LAFONTAINE.

- 1 *au beau premier*—to the very first.

15.

- 2 most generally one cannot tell the number of them.

16.

- 3 Æschylus, a tragic poet, born in Attica 625 years B.C.
4 poor Æschylus thus (knew how to) managed to hasten his end.

17.

- 5 what shall my chisel make of it, said he.
6 people found that Jupiter could do everything but speak—*ne
manquer à quelqu'un que la parole*—speech alone to be
lacking to some one—a favourite French expression.

18.

- 7 being quite overcome with struggling and suffering.
8 is there a poorer (of these, of men = man) in the round con-
cern (the earth).
9 creditors and forced labour. *La corvée* was public labour done
on the roads or in the country by the taxed peasantry in days
of the old French monarchy. The labour was done for the
crown or for the lord of the manor. The *corvéables* could
purchase an exemption. The *corvée* was abolished in 1789, at
the beginning of the French Revolution.

19.

- 10 there is not one but dies wretchedly in the end. *Meure* is a
subjunctive, governed by the impersonal form *il n'en est point
qui ne.....*

20.

- 11 were misfortune only good to bring a fool to reason. *Quand*
governs a conditional and makes an idiomatic construction.

21.

- 12 altering *his* language—his tone, his way.

23.

- 13 people must come to blows.

24.

- 14 often a fate similar to our own happens to you.
15 one half of the children of Japetus (= man) will always provide
arms for the other. The Greeks regarded Japetus as the
father of mankind.

27.

- 16 it is folly for earth to think of defrauding heaven. Men cannot
deceive the gods.
17 the labyrinth of the heart conceals in its coils:.....

30.

18 of what use is it?

19 let himself fall. *Choir*, an old French verb. Makes the word *Chute*.20 *pauvre bête*, poor fool.

32.

21 *de tout temps*, from time immemorial.

34.

22 *S'étant pris, dis-je, aux branches*. Having, I said, clung to the branches of (reflexive verb).23 *à contre-temps s'avise*, takes it into his head unseasonably.24 *où l'a mis sa sottise*, where his silliness has put him.25 *Que les parents.....canaïlle*, how unfortunate are parents, always to have to watch over such creatures. *Canaïlle* is a collective term of abuse. *Qu'il faille*, subjunctive of *falloir*—that it should be necessary.

26 what troubles they have! and how I pity their lot. Observe the construction.

35.

27 *bon homme*—good natured.

38. RACINE.

1 *Trézène*.—a town of Peloponesus, the birthplace of Theseus' and one of his places of residence.2 *Mycènes*. Mycène, a town in the Peloponesus.3 *voyoit*, pronounce *voyait*, the form in which it is now found. The terminations *ais, aise, ait, aient*, of the imperfects and conditionals of verbs, and of certain adjectives and nouns for several centuries were spelt *ois, oit, oient, oise*, and as they rhyme with words ending still in *ois, oit, oient, oise*, and pronounced according to their spelling, it is presumable that at one time they also were pronounced as they were spelt, but it is very difficult to decide at what period *oi* ceased to be *oi*, and was finally pronounced *ai*. There are at the same time rhymes which seem to prove that *oi* in words now pronounced as spelt, *oi*, was formerly pronounced as *ei* or *ai*, producing a confusion both ways. Some editors and publishers have ceased to reproduce this old-fashioned form, others maintain it if the authors used it. His haughty steeds, who once were seen, etc., etc. Hippolytus was a great charioteer.

- 4 *Pousse au monstre.....sûre.* Drives towards the monster, and with unerring spear. The word *pousser* is a pet word with the French for driving, urging, propelling, uttering.
- 5 Heaven tears from me an innocent life. He had been falsely accused of a crime by Phœdra, the wife of Theseus.
- 6 Aricia, a lady in his father's, Theseus' court, with whom he was in love, against his father's wish. She was a captive.

41. BOILEAU.

- 1 Pyrrhus, a king of Epirus.
- 2 *Prendre du bon temps*—enjoy ourselves (*id.*).
- 3 *qui*, as frequently the case, means *what* here, what prevents your laughing.

42.

- 4 as soon as the peaceful shades of evening cause the shops to be closed with double padlocks.
- 5 observe the repetition of the *que* in the three next lines.
- 6 when withdrawn in his house; when in the new market.
- 7 *au prix de Paris*—compared with Paris.
- 8 you must surrender; or, no, resist.
- 9 shatter my window, and burst through my shutter.
- 10 where many a hungry Greek and eager Argive goes and plunders the Trojan amidst the embers—a figurative image drawn from the end of the Trojan war.
- 11 Greeks and Argives have always had the credit of being robbers and plunderers.

43.

- 12 *dont le poil va fleurir*—whose beard is beginning to grow.
- 13 *prends-moi le bon parti*; take the right course (for me) go the right way to work. The *moi* is familiar.
- 14 *cent francs au denier cinq combien font-ils?* A hundred francs at one in five (or twenty per cent.), how much does that make? *vingt livres*—twenty francs; *denier cinq*, one in five; *denier dix*, or *quinze*, one in ten, fifteen, are the old mode of expressing percentage, the *denier cinq* would be twenty per cent.; *denier dix* ten per cent.; *denier quinze* about six and a half per cent. This passage shows the equal value of the *franc* and the *livre*. The poet uses either for his convenience. The expression *livre* for *franc* is hardly ever used now.
- 15 *que de biens*, etc., etc. ! What wealth, what honours are about to shower down upon you !
- 16 *sache.....traitants.* Learn what province enriches the tax contractor. The people engaged in farming the taxes before

- the French Revolution appear under a great variety of names in French literature. *Traitant*, one who treats, contracts with government. *Fermier général*, chief farmer of the taxes. *Partisan*, one who had made a treaty, or *Parti*, with the king to farm the taxes. *Publicain*. The iniquities of these people were disclosed over and over again during the times of the French monarchy, but chiefly by Colbert, finance minister under Louis XIV., who exposed a great number of frauds, brought the tax farmers to book, compelled them to give up their offices, and reduced a great many of them and the numberless agents engaged with them to penury.
- 17 evading Colbert's inconvenient prudence. Harden your hearts, grow fat on the life blood of the unfortunate, earn a fortune by cruelties (by cruel extortion).
- 18 *que tu sais de leur art et le fort et le fin*. That you are a thorough connoisseur of their art (though you are perfectly ignorant of literature) *le fort et le fin*, all the main points and all the minutiae.
- 19 without knowing anything, he has knowledge allotted to him.
- 20 *jamais surintendant ne trouva de cruelles*. Never did a chancellor of the exchequer meet with refusals from the fair. *Surintendant des finances*, was the name of the appointment of the finance ministers, and the enormous wealth they were always able to accumulate was supposed to have power to overcome the scruples of ladies most difficult to please. The title of *surintendant* was changed for Colbert into that of *contrôleur général des finances*.

44. MOLIÈRE.

- 1 *ont de l'air* is only meant for *ont l'air*. Molière wanted a syllable, and added *de*. Stretches of grammar will be met with occasionally in Molière's poetry.

45.

- 2 people are not the slaves (gulls) of all your mincing hypocrites.
 3 *il est*—there are sham saints as there are sham heroes.
 4 *d'un semblable langage*—with similar behaviour, all alike.

46.

- 5 *la noire à faire peur*—the dusky fright; the dark lady fit to frighten.

47.

- 6 Molière's marquises. Molière was very fond of showing off the fashionable gentlemen of his period—counts, viscounts, and

- marquises; as he, in one of his plays, introduces two marquises, who give themselves great airs and swagger ostentatiously, the characters came to be known as *Les Marquis de Molière*.
- 7 *fâcheux*—incommodious persons—bores; under what star could I have been born ever to be murdered (bored to death) by botherers.
- 8 *l'envie qui m'a pris à diner de voir la comédie*—the wish which overtook me at dinner to go to the play. Dinner in those days was at twelve; theatricals began at three or four.
- 9 *j'étais sur le théâtre*—I was on the stage; the noblemen and rich fashionable gentlemen were admitted on the stage, where chairs were given them.
- 10 *la pièce, qu'à plusieurs j'avais ouï vanter*—the play which I had heard commended by several people. Notice the construction. *Ouï, entendre, voir, faire*, form with an infinitive and a dative numberless sentences of this kind.
- 11 *un homme à grands canons*—a gorgeous swell—a man with his trunk hose outrageously ornamented with lace.
- 12 *qu'en théâtre public nous nous jouions nous mêmes*—that we should play our own selves off on the stage.
- 13 *il ne m'eût avisé*—he had not spied me.
- 14 *que l'on me vît connu d'un pareil éventé*. I blushed to be seen known by such a fop; that one should see me known by such an empty-headed creature.
- 15 *on en voit paraître de ces gens qui de rien veulent fort vous connaître*—one sees (to appear of) these kind of people who insist in knowing you upon the slightest grounds.
- 16 whose kisses you must endure at their greeting. Kissing among men was then, and for long afterwards remained in fashion, though evidently not relished by sensible people when done out of place.
- 17 *j'avais beau m'en défendre, il a poussé sa chance*—in vain I tried to stop him (I did what I could to hold against him); he pursued his tack, stuck to his point. *Avoir beau*, followed by infinitive, to.....in vain. *Poussé*, urged, carried, improved his opportunity.
- 18 for fashionable people, to do the right thing, are especially careful not to hear the end. *Se garder de*, to beware of, to take care not to. *Dénouement*, winding up, unravelling of the plot of a play.
- 19 *sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché*. The fellow hooked me again on another subject, on other grounds.
- 20 *minutant à tous coups*, etc.—looking out all the time for some civil way to escape.
- 21 *ce m'a-t-il dit*—said he to me, the *ce* is only for the verse.
- 22 *et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche*—and being out-

- side driving still harder at me (serving me a sharper cut, as at tennis).
- 23 *allons au cours*—let us go to the drive (*cours la reine*); a place of fashionable resort now occupied by some of the side alleys of the Champs Elysées.
- 24 *plus d'un duc et pair.....air*. More than one peer of the realm is having one like it made by my man. (See Note 10, No. 47). The words *duc et pair* are frequently met together by a sort of author's habit.
- 25 *de dire*, means *je commence de dire*—I begin to say I have to entertain some friends.
- 26 to presume to invite people of your standing.
- 27 *s'est,.....arrête*. Stopped, pulled up noisily before us. Same construction as in the preceding page, *s'est devers la fin longtemps levé d'avance*, got up long before the end. Notice the use made by the French of the compound preterite *s'est arrêté*, *s'est levé*, answering to a simple past in English, and the reflective form *s'est*, or *a* in other verbs, and their facility of separating the auxiliary from the participle.

48. VOLTAIRE.

- 1 *est d'un fou*—to wish for everything is the way of a madman, is like a madman.

49.

- 2 *à Saturne à Venus*—to the planets.

51.

- 3 the Olympic games of Ancient Greece.

53.

- 4 *un jour un Marseillois*—one day a man of Marseilles (now Marseillois would be spelt Marseillais. The old form is preserved here for the sake of the rhyme at the end of the passage).

54.

- 5 *Bellone*—Bellona, goddess of war.
- 6 *le trépas et le Prince Eugène*—death and Prince Eugène. The Prince of Savoy, who co-operated with the Duke of Marlborough for the war of the Spanish Succession. Remember Ramilies and Malplaquet.

55. DE BERNIS.

- 1 *qui de l'état français,.....ouvrages*—which spreads beyond the two seas (perhaps the Mediterranean and the Atlantic, or

may be only the British Channel), the works of the French realm, whose patronage it enjoys.

- 2 *Assise.....parure.* Tasty apparel, seated by its side, tries to transmogrify nature by art.
- 3 *Son caprice*—her caprice often designates great men, means a whim of fashion, instead of some recognized merit and superiority, often decides which men are to be illustrious.

56. TRANSLATIONS.

- 1 *Que le jour naisse*—whether day rises or closes.
- 2 *Le vieillard*—Nestor, the eldest of all the Greek commanders in the Trojan war. Antilochus his son.
- 3 *Hector*, the eldest son of Priam, king of Troy, who was killed in the war; *Troilus*, the youngest son of Priam, supposed to have died before the war was over.
- 4 *D'un triomphateur magnanime*—Augustus Cæsar. The flattery of poets lavished on powerful rulers is an accepted weakness of certain reigns. The Augustan period in Rome, and the times of Louis XIV. in France, are alike in this respect.
- 5 *Voyez le Tigre*—see the river Tigris (that is, the Persians, Parthians, and other hostile peoples on its banks) having tried in vain to mutiny.
- 6 *Les Gelons*, The Gelones, or Scythians—enemies of the Romans.

57.

- 7 *Neptune*—the god of the sea.
- 8 *Eurus*—Zephyrus, Eolus, names of winds more or less stormy.

58.

- 9 *Les Tritons*—the Tritons were the servants of Neptune, the imaginary spirits of the waves.

59.

- 10 *Pollux*—a demi-god, the son of Leda and Jupiter. *Alcide*—Alcides, one of the names of Hercules, son of Jupiter.

60.

- 11 Ephesus, a town of Asia Minor, famous for its temple to Diana. Rhodes is an island of the Carpathian Sea, in the Mediterranean. Mitylene, a famous town in the isle of Lesbos.
- 12 *vallon de Tempé*—the vale of Tempé, between mounts Olympus and Ossa, described by poets as the most delightful spot upon earth. The seas of the son of Alcmena; Alcmena was the mother of Hercules. The seas are those on

either side of the Pillars of Hercules, called in ancient geography Fretum Herculeum.

- 13 *l'arbre de Pallas*—the olive tree.

www.libtool.com.cn

64. BEAUMARCHAIS.

- 1 *Au gré du destrier*—at the will of his steed; *destrier* is the romantic word for chargers, see Tasso. *Sans varlet n'écuyer*—*n'écuyer*, without attendant or squire.
- 2 *clergier*, is for *clergé*—an *i* is often introduced into syllables in old French; *la bielle pucielle*, etc., imitated into the mock romantic in English, "the lovier, the parient."
- 3 *plorer*, is for *pleurer*.
- 4 *Je vous en servirai*—I will be one for you. I will take her place.

65. CHENIER.

- 1 *a rather long way of saying* before the hand of the clock has gone round the dial.

67.

- 2 *Tarentine*—from Tarentum, in South Italy. Camarina, a town on the coast of Sicily.
- 3 *Sous le cèdre*, etc., etc., means her wedding robes, her golden bracelets, her scents and perfumes, prepared for the day, are all under lock and key, in a cedar chest, for the occasion.
- 4 the nereids, sea nymphs, servants of Thetys, a great sea deity.

68. MILLEVOYE.

- 1 The knights' war song. *Preux chevaliers, honneur du vieux pavois!* O gallant knights, the glory of the ancient shield. *Preux*, from *probus*, worthy righteous, was used as an adjective or a noun; the *pavois* was the ancient shield on which the early kings of the Franks were hoisted at their election, and carried round the camp.
- 2 *Servants d'amour*—champions of gallantry, followers of love.
- 3 *Roland*—the nephew of Charlemagne, known in the Italian poets as Orlando, a demi-real and demi-fabulous hero, who died in the gorge of Roncevaux, near the Spanish frontier, as he commanded the rear guard of Charlemagne's army, which had been to fight the Saracens in Spain. This event is the theme of many romantic poems.

70.

- 4 *Olivier*—a hero of romance, belonging to the early times of chivalry, very probably the character so well known as

- the companion of Roland, though the account of his death in this short poem is not consistent with the general belief of the deaths of these two heroes at Roncevaux. The romancers of the dark ages frequently vary in their statements.
- 5 *sur le préau*—means merely in the lists. *Préau* is a field or yard artificially arranged for games, tilting exercises particularly.
- 6 *Maint damoiseil*—many a noble youth. The word *damoiseau* or *damoiseil*, has become obsolete in the French language. It meant a young man of noble extraction in the early stages of his preparation for knighthood.
- 6 *mainie cour plénière*—many a tournament. The *cour plénière* was the gathering called by some monarch or noble who would open his lists to all comers, to contend for prizes in various contests, arms, poetry, etc.
- 7 into the old forest of Ardennes, in the north-east of France. *Là, répandu par un coup déloyal*—there killed (litt. spilt) by a treacherous blow.
- 8 *la Sylphide*—a female spirit of the woods.
- 9 *l'heureux Atlantide*—Atlantis, an imaginary island of great extent, believed in by ancient philosophers, supposed to exist in the Atlantic, and to have disappeared. Its uncertain whereabouts is frequently mentioned as a resort for the souls of the departed spirits of the good and worthy.

71.

- 10 *Danaé*—the daughter of Acrisius, King of Argos. Acrisius having heard by an oracle that if she became a mother, her son would kill him, shut her up in a brazen tower. Jupiter, however, introduced himself into the tower, and approached her as a shower of gold. The result of this visit was the birth of a son. The father then exposed Danaé and her baby in a boat (*nef, navis*) upon the sea.
- 11 *Tyndarides*—Castor, Pollux, Helen, the children of Tyndarus. Fabulous legends related that when Castor and Pollux sailed, the stormy seas were calmed around them. After they were deified sailors invoked their aid in tempests.
- 12 & 17 *Cyclades*—islands of the Ægean Sea.
- 14 *Latone*—the mother of Apollo by Jupiter. She had been an inmate of Olympus, but Juno, the jealous wife of Jupiter, persecuted her fiercely, drove her from heaven shortly before she gave birth to her son, and sent her wandering on earth, Terra. Terra, the earth, obedient to Juno, refused to keep her, but fortunately Neptune, kinder hearted, fixed for her the moving island of Delos, and changed her into a bird to enable her to arrive there. Latona, as soon as she reached her

resting-place, found a palm tree against which she leant, and gave birth to her son Apollo.

- 15 *Alcyone*—a sea bird, once a princess, who loved Ceyx. Ceyx, whom Alcyone was awaiting, was drowned, and his body washed to the shore where his lover stood; she in her grief fell dead at the sight, but the gods changed them both into sea birds, supposed to build a nest which floats upon the waves; both are favourable to sailors.
- 16 *Thétis*—a sea goddess.

76.

- 2 which she had dedicated to the Virgin Mary. Notice here the imitation of the old form, the *elle* suppressed.
- 3 *onc ne fut for jamais il ne fut*, never was there. *Fallait la voir, for il fallait la voir*—you should have seen her.
- 4 *Il se fit homme d'armes*—he became a soldier, a man-at-arms.
- 5 See Note 2.

78.

- 6 *pour que je die, for que je dise* (often used in poetry for convenience)—for me to say.

84.

- 7 *Que tardes-tu for pourquoi tardes-tu ?*—why do you delay?
- 8 *qui te retient ?*—what keeps you, for *qu'est ce qui ?* etc. etc.

85. BERANGER.

- 1 when shall I shake off the dust, which soils its noble colours? This song written in 1820, in the reign of Louis XVIII., expresses the feelings of an old soldier of Napoleon's army, who has preserved a tricolor flag, and sighs over the final defeat of Waterloo, and over the insults which the return of the Bourbons and their white flag had inflicted upon it. He longs for some opportunity to retrieve the loss of glory. The song gave great offence to the existing authorities, and was one of the causes which led to Béranger's imprisonment.
- 2 *Combien la gloire est roturière*—how plebeian glory is. *Un roturier*, means a commoner, as distinct from a noble. *Roturier-ère* is the adjective in the same sense. The enthusiasm for Napoleon had chiefly arisen from the people. Many of his generals had risen from the ranks.
- 3 *le coq des Gaulois*—the cock was the emblematic bird of the Gauls. In France the Gauls were, in a way, the conquered race, the aristocracy having been provided by the Franks. Béranger would have a fellow feeling for the Gauls.

- 4 After the fall of Napoleon, the remains of the French army collected on the banks of the Loire, with a view to recommencing hostilities, but they were disbanded by the Bourbon government—a sore subject. Up to this event the soldiers under their old flag enjoyed their rights of citizenship.

86.

- 5 Béranger writes this song in prison. His feelings against the existing authorities were very much exasperated, and his friends sent him some bottles of wine to try and cure him, by inward aspersions, of his own attempt to improve irrational and tyrannical people.
- 6 *Romanée*—a wine of Burgundy; *un coup de*—a drink of, a glass of.
- 7 I scolded my muse persistent in declaiming against men in power.
- 8 *Chambertin*—one of the best wines of Burgundy. I might have had another fit (of impatience), but I had flattery for them after a draught of Chambertin.
- 9 I see my room filled with those whom the rulers and people in power had made happy. The gradual effects of the wine upon his distempered mind are intended to be shown.
- 10 *tolérance*—goes about the town in the garb of a sexton, or vestry-keeper. After three glasses of the *Romanée* I can go so far as to imagine that the priesthood (re-introduced by the Bourbons) is tolerant.
- 11 three glasses of *Chambertin* make me think that they practise the principles of the gospel.
- 12 at the last drop of *Chambertin* I fancy I see my bars and bolts falling.
- 13 the fairy's wand is now a twig of *Romanée*, and now a twig of *Chambertin*.

87.

- 14 the Cossack's song would be applicable to a period between the French campaign ending in the abdication of the emperor at Fontainebleau, and the entrance of the allied powers into Paris in 1815.
- 15 *l'asile des arts*. Paris.
- 16 go back and drink again of the waters of the Seine, where twice you have washed. Once at the time of the invasion of the Barbarians, at the close of the Roman Empire, and a second time when Paris was invested by the allied powers in 1814.

88.

- 17 He would not have a Barbarian dance merrily on our remains. Had refused to sing and play and show gladness when the allied powers came into France after Waterloo.

89.

- 18 the gipsies.
- 19 by the common people, a prey to our pilferings, any gibberish is accepted as gospel (makes itself believed). The people, etc., etc., cannot do without saints and wisards, *i.e.*, the people whom we cheat will swallow any cabalistic rubbish. They must have superstitions. Plutus, wealth. See Classical Dictionary.
- 19^b *Ton œil ne peut se détacher du vieux coq de ton vieux clocher.*
O ye poor, weak-minded philosophers, your eyes cannot bear to lose sight of the old weather-cock on your old church steeple.
- 20 *Qu'il s'agite ou croupisse au gîte*—people cried aloud everywhere to mankind, whether they were bestirring themselves or crouching in their homes.

90.

- 21 Louis XI. (1461), the old king of France, so frequently the theme of novels (Quentin Durward) and plays, famous for his wariness, his cunning, his cruelty, his superstition, his avarice, thriftiness, and absolutism, is supposed to have caused his father to die of starvation, by the belief that he wanted to poison him. He had a great many nobles beheaded during his reign, and practised cruelties upon others to prove that he would not brook resistance, and had numberless people who showed any signs of mutiny hung 'as examples. Took his ministers and head justiciaries out of the common ranks, and spread the notion amongst the peasantry and working classes that he was their friend, and would help them against the oppression of the nobles. He died old of a lingering illness, but dreaded death, and listened eagerly to any deceptive hopes held out by designing persons that his days might be prolonged.

91.

- 22 should anyone give signs of information in matters of wine, even supposing
- 23 they carried the demonstration too far (by too free use) ;
- 24 but if, challenging one another by the fireside, we sit drinking behind the screen. *Trinquer* in French means to knock glasses in drinking—to be very convivial.
- 25 but should a lady be one of the party, and (*à*) champagne refresh the repast.

93-

- 1 *fil de la vierge*—gossamer thread. A popular belief fostered amongst children and country people, that gossamer was the material of the Virgin Mary's garments, or some emanation from herself or her appurtenances.
- 2 *de la blanche auréole*—emanating from some part of your bright halo.
- 3 the white-veiled maidens walking in holy festivals, Roman Catholic services—*Fête Dieu, première communion*, etc.
- 4 *l'alcove fermée*—to draw aside the curtains of the closed recess. Beds in France are generally placed in a recess called an alcove.

94-

- 5 the Auvergne portion, or dowry. The inhabitants of Auvergne are supposed to represent poverty in France, but, at the same time, simplicity and contentment.
- 6 *Un petit pot pour soupière*—a little jug for a soup tureen. The *soupière* is an institution in all French families, even the poorest. Often *manger la soupe* means to dine.
- 7 *s'il nous vient des enfants*—if there come children to us ; if we have children.

95-

- 8 it is difficult to state exactly who this hero is—the famous Du-nois, son of the Duke of Orleans, the contemporary and fellow-warrior of Joan of Arc, comes too late in history for Syrian campaigns.
- 9 *Marie*—the Virgin Mary.

96-

- 10 this song is a lament of a Savoyarde, a woman of Savoy, sending her daughter from home to go and earn her existence. *La Savoie* (Savoy) is the country which supplies hurdy-gurdy and organ-boys, vendors of white mice and narmots, chimney sweepers, and errand-boys to France. The inhabitants, being very poor, are obliged, like the Auvergnese, to part with their children.

105. LAMARTINE.

- 1 to astound the universe with the splendour of his glory, to trample alike on demagogues and kings, to forge a yoke steeped in love and hatred, and make a people just broken away from their laws quiver beneath his fettering-curb.
- 2 alluding to Napoleon's power of gaining the hearts of his soldiers on the one side, and on the other to the tyrannical

abuse he made of his great skill, his excessive abilities, and arbitrary rule, which excited the hatred of the more enlightened characters whom he controlled.

- 3 to stake the fate of the world twenty times against the gods. To risk his country's safety in defiance of heaven's decrees.

107.

- 4 *Condé* (March, 1804). Bonaparte, still First Consul, hearing of a conspiracy plotting around him, befriended by England and the emigrant army; and, moreover, that in connection with this plot, a young prince of the blood royal of France was to approach and take command of the army of the opposition, sent and had secretly arrested the Duke of Enghien, Prince of Condé, in the Baden territory, four leagues off from the French frontier, had him rapidly conveyed to Paris, and in the space of four hours handed over to a court-martial, tried, judged, condemned, and shot. The execution took place by night in the moat of the Castle of Vincennes, near Paris, and is considered to be the greatest stain upon the memory of Napoleon Bonaparte.
- 5 and that your name, the puppet of an impending storm, should be by futurity from age to age, bandied about between Marius and Cæsar—*i.e.*, you will always be the object of future disputes, and will be classed by some as a Marius, and by some as a Cæsar. Marius, an eminent Roman general, the rival of Sulla the Dictator, who grew seditious, and tried to usurp the power already usurped by his rival—Cæsar (Julius) the self-made Emperor.

109. VICTOR HUGO.

- 1 *La loi l'a fait juré*—the laws and the customs of the country have made him a juryman.
- 2 *L'envoie au bague et part*, etc., etc.—sends him off to penal servitude, in docks, or a place of detention for convicts, and then goes off to his country house.
- 3 *Et rien ne reste là salle*—and nothing is left in the court but the image of Christ, pale and thoughtful, raising his arms aloft. There is an image of the Saviour in all the courts of justice. This extract can only be understood by an appreciation of the irony which it conveys.

III.

- 4 *Gastibelza, l'homme à la carabine*—Gastibelza, the man with the rifle, is a hero not known in history, apparently a mad Spanish vagrant, jilted by his mistress, with a lament which

M. Victor Hugo has beautifully harmonized. The residence of his fair one was in Antequera, an old town of Malaga, south of Spain, where her mother seems to have haunted the big tower. *Magne*, an old expression (Charlemagne and Toumagne, at Nimes) used for the convenience of the rhyme. His faithless love seems to have fled with her preferred lover, the Count of Saldagna, across the frontier between France and Spain (Cerdagna, a belt of land ceded to France).

114.

- 5 *à tire-d'aile*—with swift wings; an adverbial expression like *à tour de bras*, *à belles dents*, etc.

115.

- 6 The supplicant's altar is veiled with cypress, hid by cypress boughs (the tree of funerals). The various emblems of the Roman religion were apparent in all their proceedings.
- 7 *soldats du Prétoire*—the Prætorian guard. Body guard of the emperors, formerly the guard of the Prætorium, or hall of justice.
- Les prêtres de Cybèle*, etc.—the priests of Cybele sing out the imperial anthem. *La louange*, song of laudation to the Emperor. The goddess Cybele, wearing a tower on her head, represented power.
- 8 *Des temples de Manès aux antres d'Irmensul*—from the Temple of Manes, in Persia, to the caves of Irmensul, in northern Germany; from the distant south-east to the far north-west.
- 9 *quand rugiront les bêtes échappées*—when the beasts let loose shall roar. Inverted construction produced by *quand*.

116.

- 1 *Il nait sous le soleil des âmes dégradées*—*Il nait*, rendered impersonally *there are born* beneath the sun degraded souls.
- 2 *la cavale sauvage*—the wild mare. *Cavale* is a word frequently used poetically for Arab mares.
- 3 *son enfant*—its offspring. The Arab steed, poetically called the offspring of the Arabian deserts.

117.

- 4 *J'en citerais . . . doué*—I could mention more than one who would have deserved it, and would die a happy man without having ever been aware of it.

118.

- 5 *A qui perd tout Dieu reste encore*—to him who loses all, God still remains.

- 7 *Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre*—since murder, and war are manure for this earth. Observe the construction produced by *c'est*. *C'est un bel homme que Pompée*, Pompey is a fine man; *c'était une peste que cet enfant*, that child was a plague.
- 8 *Le brin de herbe sacré*—since on a tomb one sees rising from the ground the sacred blade of grass which gives us bread. A figure the French are very fond of : man feeding on the corn or other vegetation which grows from tombs ; to express that men and animals are dying all over the face of the earth, and that the same earth produces the food of living man.
- 9 *Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour*—had your illusion lasted but a day. Observe the construction of the conditional after *quand*. See Article 20.

119. NADAUD.

- 1 a trap window, attic.
2 not a single thanksgiving arose into space.

120.

- 3 *Chevauchaient*—rode, ambled along a path ; an obsolete word, occasionally revived.
4 white stripes.
5 a yellow shoulder belt.
6 *brigadier* is the word for the rank of sergeant in the cavalry. *Pandore* is a fancy Christian name.
7 *guidait Jason vers Colchos*—gold ; the golden fleece, which Jason went to seek in Colchos.

121.

- 8 *Chauvin*—is a term of mockery for the old soldier, the quondam warrior, in France, since the days of the disbanding of the army in 1815. There were accidentally a good many old fellows bearing the name, fond of bragging in a stupid way of their great prowess, a weakness commonly called chauvinism.
9 places where he had fought.

122. EPIGRAMS AND FRAGMENTS.

- 1 a Rondeau is a poem beset with the difficulties explained in this one.
2 *si*—even, really.

123.

- 3 *l'homme bon*—the good-natured man.
4 *Ce monde, à plus d'égards voulez-vous le contraindre ?* Would you like to compel this world to be more respectful to you ?

125.

- 5 *Ah qu'avec peu d'effet on entend la raison.* Ah! how vain it is to try to reason. Litt., with what little effect we hear reason.
- 6 *Qu'il a peine a souffrir que l'on y remédie!* How unwillingly he allows it to be cured. Litt., what difficulty he has to suffer that one should remedy it. How he hates to be cured.

126.

- 7 *ne se pouvoir sans crime*—not to be practicable without crime; *se pouvoir*—to be able to be done.

127.

- 8 this is old French; sixteenth century. *Amy* is for *ami*, party for *parti*.
- 9 *est estrange chose* for *est une étrange chose*, is no small matter.

128.

- 10 *sages gens en qui je me fie* for *des gens sages*—wise people whom I trust.
- 11 *c'est faire prudemment, que d'y songer toute sa vie*—the wisest is to think of it all one's life (and go no farther); litt., it is to do wisely *that* to think of it, etc., etc.

132.

- 12 *Alfane*—Alfana is the name of Gradasso's mare, mentioned in the Orlando. Alfano also is a Spanish word for horse.

137. CHILDREN'S SONGS.

- 1 See Lafontaine's "Fable of the Cobbler and the Capitalist."
- 2 *sciait un homme de finance*—exasperated a banker, money agent (of course a very rich man). *Scier*, to saw, is familiar in this sense.
- 3 *save, save*, is nonsense, and produces a very singular effect in the song as it is sung. Of course it should be *sache*, but *save* is put for fun. A good cobbler must know his trade.
- 4 The same joke is repeated with *fine*, and *qu'ave*, and *faut*, etc., for *il faut*—you must be satisfied with little.

138.

- 6 *Ne sais quand reviendra*—for *je ne sais quand il reviendra*.
- 9 *chacun mit ventre à terre*—every one prostrated himself on the ground.

139.

- 11 *jamais.....il ne mettait son chapeau, qu'il ne se couvrit la tête*—never, so civil was he, did he put his hat on without covering his head. Observe the construction of *que* for *sans que* with the subjunctive.
- 12 *Et faisait son mardi gras toujours la veille des cendres*—and made, i. e., kept (his) Shrove Tuesday always the day before (the) Ash (Wednesday).
- 13 *Quand il se mettait en frais, il se mettait en dépense*—when he laid out his money he paid expenses. *Se mettre en frais*—to put oneself to expense generally for purposes of treating and hospitality. *Se mettre en dépense*—to incur expense.
- 14 *fournir une carrière*—is to compete in a tournament.
- 15 *bien qu'il fit le diable à quatre*—though he fought like mad. *Faire le diable à quatre*—to make no end of a stir or commotion.
- 16 *un nonante*—got a ninety.
- 17 *jamais il ne manquait celles qu'on lui voyait prendre*—he never missed those he was seen to take. Observe the construction, *on lui voyait prendre*. See Notes 10 and 24, No. 127.
- 18 *teston*—an old coin of small value (a tester).
- 19 *il ne vit goutte*—saw nothing. *Ne voir goutte, n'y voir goutte*—a familiar expression for to see nothing.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn